

# Eau et Feu

## ou

### Etude sur le monde primitif d'Henri Bosco

Ryôichi Katsuno

#### Avant-propos

Cette page du *Jardin d'Hyacinthe* (1946), page à la Bachelard, nous mène d'un seul trait dans le noyau du monde d'Henri Bosco (1988-1976) :

Traditions millénaires, où le feu, l'eau, la terre invitent au respect. Car [...] nous vivons sous la loi des quatre éléments. (p.137)

Voilà une volonté de participer et s'assimiler au rythme du monde en état d'une pure fermentation, c'est-à-dire monde chaotique où tous les êtres ---ou humains, ou animaux, ou végétaux, ou minéraux etc. se communiquent chaque souffle voluptueux. A première vue se présente devant nous l'image assez compliquée ; il règne pourtant un ordre : « loi des quatre éléments ». C'est la loi sacrée au travers de laquelle les drames mystérieux et merveilleux de Bosco nous engageons dans la vie secrète des choses. Donc afin de prendre part à ce monde, on doit se délivrer du joug de certaine quotidienneté et devenir pour ainsi dire ce qui fut au temps immémorial, alors on peut être en face de l'image une fois oubliée de soi-même.

Ainsi baigné de la substance des éléments, on remontera le trajet de son histoire lointaine que seule la réminiscence pourrait vous la faire reconnaître, et pris de la curiosité et de la crainte pour sa propre existence, on déposera sa nudité psychique au remous chaotique du monde de Bosco. C'est de découvrir et d'envisager pour la première fois son authenticité et c'est ce moment-là qu'on peut s'initier à l'esthétique de Bosco et déclarer fièrement avec le narrateur de *Mon Compagnon de songe* (1967), double de l'écrivain, comme suit :

Curieux d'aller au fond, de connaître le fin mot des choses, mais craignant toujours de le découvrir et arriver sur le point de le faire, reculant et parfois m'arrêtant net. (p.219)

Même « reculant et [s]'arrêtant » un moment, il continuera sa marche l'instant d'après. Chez lui la curiosité l'emportera sur la crainte, car « connaître le fin mot des choses » cela est de se prolonger au fond de l'essence de lui-même ; en lui parlera l'âme du monde primitif. Elle le pénétrera par tous les pores et le baignera de fécondes images.

Toutefois le monde de Bosco, quelle physionomie montre-t-il ? et quel ton y règne-t-il généralement ? Pour considérer ces problèmes il faut parcourir sommairement le climat où se déroulent les trames de l'œuvre de Bosco. Et de ce climat vient toute la vie intime de l'écrivain. Un de ses *Souvenirs* raconte laconiquement les circonstances de son enfance :

Je suis donc né à Avignon, en ville, rue de « La Carréterie » au numéro 3, mais j'ai été élevé à la campagne. J'y étais déjà quand j'avais trois ans et j'y suis resté sans interruption jusqu'à ma dix-septième année. Cela compte. (*Un Oubli moins profond* p.39)<sup>(1)</sup>

En effet « cela compte » ; la campagne provençale compte. Enfant solitaire, — il n'avait aucun compagnon de son âge — il a fait de la nature son unique ami confidentiel. Ainsi les connaissances qu'il en a obtenues se réfléchissait dans sa propre existence ; entre eux, enfant Bosco et campagne provençale, s'est établi l'état de communication psychique. Règle fatale de l'enfant solitaire. Dans le même *Souvenir* il raconte :

Plus on est seul, plus on a envie de se confier. (p.67)

Et d'ailleurs :

Comme je l'ai dit plusieurs fois, je ne trouvais pas de plus grand plaisir que de monter à ma fenêtre pour y contempler la campagne. (p.273)

Pour cet enfant, « se confier » veut dire d'abord « contempler » le monde extérieur et ensuite s'y assimiler, car il vit en correspondance avec l'ambiance en y entraînant tout son être assez malléable. C'est ainsi que s'insinue chez lui une tendance à la rêverie ; il va presque d'une façon invétérée du réel au songe, du visible à l'invisible, et il fait du songe son unique réel et de l'invisible le visible ; bref il peut devenir un visionnaire grâce à la campagne provençale ou plus étroitement dit comtadine. Alors quel aspect nous présente la Provence de Bosco ? Qu'y a-t-il au fond de ce pays ? Déjà chez Paul Arène, Daudet ou bien Mistral, nous avons vu un certain aspect de la Provence ; nous avons connu un ciel pur, un soleil brillant, des rivières souriantes, des vents caressants, des gens bavards mais innocents... Somme toute *une* Provence qui se baigne dans la lumière du Midi. Ainsi naît un préjugé en ce qui concerne le caractère dominant de la Provence : Provence, pays de la lumière innocente. Même Baudelaire dit : « Homme du Midi, à qui la nature claire ne peut pas le goût des secrets et des mystères ... »<sup>(2)</sup>

Mais ce n'en est qu'un aspect. Pourquoi n'y a-t-il pas un autre aspect de ce pays ?<sup>(3)</sup> Nous allons connaître à travers l'œuvre de Bosco une *autre* Provence qui se plonge dans l'ombre nocturne où grouillent sournoisement les présences possédées du « goût des secrets et des mystères ». Cependant l'important est que dans l'espace de Bosco

cohabitent en se pénétrant l'une à l'autre ces deux Provinces — Provence *diurne* et celle *nocturne* pour ainsi dire. En un mot le monde de Bosco se tient à l'ambivalence, mais ambivalence à peine soutenue, car chez Bosco la balance est encline au *nocturne*, nous allons le voir dans cet essai.

Feuilletons par exemple *Malicroix* (1947), le plus brillant chef-d'œuvre de Bosco, et nous y trouverons Martial de Mégremut, héros-narrateur, au milieu de l'austère climat de la Camargue. Devant la nature virile vient à son esprit le paysage paisible où se situe sa maison natale :

Mais là-bas, le pays, même en automne, longtemps restera doux.

Ce ne sont que jardins bien abrités, enclos adossés aux collines, blottis dans tous les creux, tiédés par le moindre soleil. Les eaux n'y viennent que des sources ; et nous les canalisons. Même l'hiver, le vent vivace n'y dévaste pas les vergers que protègent, en haut, de petites falaises roses et, en bas, des haies de roseaux sur lesquelles plient les cyprès, quand souffle la bise. Après la pluie, le sol sèche si vite qu'il étincelle de minces cristaux. C'est le pays des toitures amènes, sous lesquelles vivent en paix de petites familles agricoles. Les vertus y prennent un charme domestique et la grâce y tempère le devoir. Les fruits y sont beaux et souvent précoces ; ils naissent si près de la fleur qu'ils en conservent longtemps le parfum ; et ils ont ce goût de pollen et de nectar qui enivre un peu, quand on les mange avec la peau, sur l'arbre. Là je suis né, là me plaisent les jours, les nuits, et je n'y sais point de saison qui ne m'apporte quelque joie. (p.38)

Voilà le pays aimable dont nous avons souvent goûté le souffle caressant dans *Lettre de Mon Moulin et Mireille*.<sup>(4)</sup> On y devient le récipient fertile du monde extérieur, de même que l'est celui-ci pour nous. A travers cette réciprocité heureuse, l'humain et le pays, ils jouissent d'une expression souriante de la surabondance de vie. Et poumon plein de respiration tranquille de la nature, on n'a qu'à se livrer tout entier à son propre être, et alors on peut comprendre le pays. Car on est déjà en état de correspondance charnelle et spirituelle avec le monde et peut se communiquer ou à l'air, ou à la terre, ou à l'eau. Thème cher aux écrivains provençaux déjà cités et aussi bien celui d'Henri Bosco quoique dans son espace s'insinue souvent l'ombre *nocturne* même en plein jour.

Mais maintenant en Camargue devant Martial de Mégremut il y a le Rhône tourbillonnant, la tempête dévastatrice, le mas ruiné et surtout les gens fantomatiques, gens qui s'enferment dans l'arrière-pensée et avec qui nous devons frayer bon gré mal gré une fois entrés dans l'espace de Bosco. D'ailleurs cette sorte de choses, y compris les gens qui soulignent la sauvagerie du climat, évoquent de même temps les deux éléments importants de la littérature de Bosco : solitude et silence dans lesquels cependant il y a toujours les présences et les bruits inaccessibles au sens du *non-primitif*. Pourtant à l'humain du monde de Bosco, c'est-à-dire à l'humain congénitalement primitif, même les mots, les bruits, les silences, les objets parlent un langage à eux. De plus Martial, lui aussi, couve jalousement en lui-même la solitude et le silence. Ainsi se suppléent la grandeur sauvage du pays et la vie isolée pour faire de Martial un certain visionnaire. Car plus on est isolé, plus on est sujet à vivre du songe, et on ne reconnaît la réalité

que par le songe. Martial parle :

Il faut connaître la Camargue pour savoir comment s'y confondent les objets que l'on voit à ceux que l'on croit voir, surtout quand la pensée, immobile sur elle-même, exerce, au centre de notre âme, cette fascination de l'idée unique, d'où naissent les mirages et les obsessions. (p.79)

Et arrive l'hallucination vertigineuse que subit Martial comme tous les héros (ou les narrateurs) de Bosco. La Camargue organise l'être psychique de Martial et l'amène vers son noyau, pièce par pièce, et les molécules de Martial s'y pénètrent pour devenir ensuite un élément du pays. Alors il peut voir l'invisible et entendre l'inaudible. Du brouillard mental se forme par degrés un autre monde où fourmille d'une façon sinistre chacun des êtres, pris par les miasmes telluriques. Circonstance bien favorable à l'apparition du mystérieux et du merveilleux ; circonstance par laquelle on est permis d'entrer en contact avec l'essence du monde de Bosco.

En tout cas nous avons affaire à la Provence qui apparaît sous un jour tout nouveau ; C'est une autre Provence qui prétend sa raison d'être à l'opposé de notre concept prévenu et innocent. Chez Bosco il y a toujours deux *Provinces*, ou plutôt il y en a deux faces : face *diurne* et face *nocturne*. Toutefois il ne faut pas oublier que ces deux Provinces se pénètrent l'une à l'autre pour établir une pure Provence qui, n'étant plus une simple région, devient un être cosmique et organique.

Nous avons vu l'état d'une sorte d'ambivalence du pays favori de Bosco. Mais il n'est pas facile de définir net cet état. Car il ne s'agit pas de simple ambivalence. Dans le monde organique de Bosco, humain, nature, objets et autres phénomènes de toute espèce, tout est fluide, flottant, pénétrable, échangeable, en jouissant en même temps d'une certaine personnalité indépendante. Bref il n'y a aucun élément statique ; tout est en état de devenir, tantôt calme tantôt effervescent comme l'est dans le monde primitif. Par exemple en ce qui concerne deux aspects de la Provence — aspect *diurne* et aspect *nocturne* —, chacun des deux possède en lui-même l'autre aspect opposé, et ainsi y voyons-nous une structure superposée de plus d'une couche.

Or, dans cet essai nous allons traiter de la phénoménologie de l'eau et du feu, deux des quatre éléments, du monde de Bosco et par cela nous pourrions nous persuader le trait caractéristique de sa littérature. Car feu et eau, ce sont les éléments filiaux de la terre, et terre, elle prétend fièrement l'ancienne parenté avec feu et eau. Quelquefois la voix de la terre se mêle voluptueusement à celle du feu et de l'eau pour jouir d'une puissance diabolique. En effet tant de personnages de Bosco n'avons-nous pas vus être entraînés par l'appel ensorcelant de cette voix ! Par exemple Geneviève Métidieu du *Mas Théotime*, Bernard de Lutrel d'*Un Rameau de la Nuit*, Raphaël et Déodore de Sourbidouze de *L'Antiquaire*, la vieille Freingotte du *Chemin de Monclar* et surtout Cyprien de la trilogie *Hyacinthe*, ce fameux Cyprien, cet ex-navigateur diabolique mais tragique. Dans ces personnages, la voix de la terre, c'est-à-dire celle du feu et de l'eau ne cesse de résonner.

## I Sur l'eau

Avant d'entrer en matière, revenons encore une fois dans la campagne provençale. Et imaginons un hameau comtadin qui se trouve au déclin de l'hiver.

De jour, malgré la luminosité étincelante que produit la blancheur de neige, les pièces se plongent dans le ternissement fumeux, tandis que de nuit la lumière de la lampe devient si claire. On sort peu ; les travaux d'intérieur ne manquent pas et tous les ustensiles d'agriculture exigent les soins minutieux. Ces ustensiles en repos se mettent alors à vivre la vie inconnue et vous mènent à la contemplation qui favorise la naissance des songes. Par dedans la maison, la tiédeur qui vient du feu de la cheminée commence à parcourir en y apportant béatitude et lassitude. Quelquefois on entend glapir les renards trimardant en guête de gibiers et on trouvera le lendemain leurs empreintes sur la neige. Monotonie hivernale d'où naît un état d'âme qui est sujet à vivre dans la rêverie...

Déjà l'hiver touche à sa fin. Sous le silence encore grave, quelque chose d'innommable commence à se mouvoir et à tenter de percer le couvercle pesant de l'hiver. Un changement se prépare sous main, quoique les gens feignent de ne pas s'en douter. Ainsi s'écoulent les jours sous l'attente inavouée. Par boutades les tourbillons viennent en soulevant des flocons de neige, sans apporter pourtant aucun désordre à la vie. Toujours règne le silence. On pourrait marcher les lieues sans rencontrer âme qui vive. Même les bêtes, domestiques comme sauvages, ne montrent nul indice de changement. Mais elles sentent, fort plus tôt que les gens, quelque chose de nouveau se couvrir sous la neige. Seuls les yeux perspicaces des enfants reconnaîtraient courir le frisson symptomatique au poil d'un chat qui se pelotonne auprès du feu.

Ainsi après la préparation secrète, un jour survient le dégel. Partout les flaques boueuses sur lesquelles les gardians mènent leur manade dont les bedons sont souillés de tâches d'éclaboussure. Et vient la pluie, emportée par le vent humide de la Méditerranée. Le Rhône augmente de jour en jour le volume d'eau. Comme de juste l'eau baigne non seulement la terre, mais aussi l'âme et le corps de l'homme ; elle domine la vie humaine et la hante tantôt avec délices tantôt avec chauchemars. C'est là où intervient la réminiscence, phénomène psychique cher à Bosco.

Nous trouvons l'enfant Bosco regarder le courant boueux du Rhône. Un des *Souvenirs* dessine le portrait de l'enfant qui est en butte à l'incantation des figures troublantes du fleuve en colère :

Le fleuve monte, mais sa grandeur contient encore ses berges, et ainsi c'est presque en silence qu'il passe le long des roseaux, des saules bas, des hauts peupliers, des vieux ormes, et qu'il lèche les piles massives des ponts où cependant déjà des tourbillons se creusent, où de légers et brefs clapotis, par moments, annoncent les eaux sournoisement en marche... Mais c'est à peine si ce clapotis, je le percevais, et j'aurais pu croire qu'il n'y avait pas de fleuve derrière la digue qui le séparait de mes yeux, cependant qu'une énorme masse liquide descendait sur un front de plus de six cents mètres — et je le savais — depuis les Alpes où tombaient les pluies, vers le sud déjà nuageux, où ces eaux alluviales allaient

troubler la mer de leurs apports et ainsi nourrir les sables solitaires des plages...

Vision inattendue, cette nuit-là, présence de l'immensité, que j'éprouve souvent dans l'ombre près des eaux et qui déjà en moi annonçait la naissance de l'homme, cet homme que je devenais, et en qui naissaient de nouvelles craintes, comme celle qui devant le fleuve venait de surgir et me saisissait, là même où l'enfant que j'avais été jusqu'alors n'aurait éprouvé qu'une peur, une peur étroite, la peur de tomber dans les eaux, d'y crier, de m'y débattre, d'y être englouti...

(*Le Chemin de Monclar* p.20)

C'est le charme lugubre des eaux courantes ; elles font d'un enfant innocent un homme obsédé d'une crainte mêlée pourtant d'une certaine curiosité sombre, un homme qui entrevoit son propre destin. C'est le portrait impressionnant de l'enfant Bosco qui médite déjà le monde sous l'angle *nocturne*, en exposant son être psychique et physique à l'envoûtement du fleuve. Dangereux état d'âme. A ses yeux le monde apparaît sous la couleur sinistre. Embué des miasmes aquatiques, il se voit transformé et organisé à nouveau par le facteur de la mort. Dès lors il couvrera jalousement ce facteur comme le signe de sa propre existence et deviendra fils de la mort. Il y a là une parenté lugubre avec les eaux courantes à travers laquelle Bosco regardera toutes les choses, y compris naturellement lui-même. Il semble que la mort soit la seule connaissance qu'il tire du monde. Surtout l'important est qu'il possède cette connaissance au moyen du fleuve en colère. Parmi les remous du Rhône il voit la figuration de la mort et entend sa sirène. Peu à peu le fleuve, jouissant de sa force insinuante, envahit l'être de l'enfant et le domine, et entre le fleuve et l'enfant il n'y a plus de distinction possible ; l'enfant est au cœur du fleuve et de plus il est le fleuve. Donc on pourrait dire que c'est l'enfant qui domine le fleuve. Voilà encore une fois un phénomène de la réciprocité cher à Bosco. Ainsi est tracé l'itinéraire sur lequel nous verrons marcher plus tard le héros-narrateur de *Malicroix*, notre cher Martial de Mégremut. Feuilletons de nouveau *Malicroix* et nous y entendrons monologuer Martial devant le Rhône rempli d'eaux boueuses :

Le fleuve me hantait. La proximité de sa grandeur réveillait en moi une antique terreur des eaux qui, en présence des rivières et des fleuves, même vus du rivage, me tourmente l'âme. Eaux courantes, non point ondes marines, car la mer m'exalte toujours, même quand elle m'épouvante ; mais la fluidité des eaux fluviales, lentes ou rapides, me trouble, où je décèle un monde à demi visible de formes fugitives qui tentent et parfois fascinent • l'âme inattentive. Ce sont des êtres sinueux et insinuants que les fleuves et les rivières, même farouches. (p.25)

C'est la figure impressionnante de l'envoûtement des eaux courantes. Il nous faut lire et relire cette page pour nous initier à l'esthétique de Bosco. Non seulement il s'agit de l'immensité et la puissance de la nature, mais aussi de son insinuosité sournoise. Nous pouvons y reconnaître le penchant de Bosco vers quelque chose d'insinuant et de pénétrant. Bien sûr la force dévastatrice de la nature domine l'homme par sa violence directe, mais l'homme peut quelquefois s'en servir comme stimulation pour un acte héroïque, quand même il s'acquitterait de cet acte par l'impulsion aveugle. Cepen-

dant contre ce qui est insinuant et pénétrant il ne fait que s'exposer à l'envahissement difficile à déterminer. Il se laisse emporter au noyau de la nature et devient un de ses éléments tout en essayant vainement, à part lui, édifier son être indépendant. Alors en lui se fait une habitude, habitude de reconnaître le monde seulement en état de correspondance. Il y a une volonté sombre de celui qui s'est déterminé à vivre dans le chaos insidieux du monde *primitif* où flotte l'ombre malicieuse de la *nuit*. Si le soleil brillant y chasse quelque chose de sournois, d'équivoque, d'innommable, ce n'est qu'en apparence. Ses yeux perspicaces découvrent facilement l'existence de la *nuit*, même en plein jour. De plus le soleil cache un autre visage, visage *nocturne*. Sous sa lumière éclatante s'insinue un attribut *nocturne* ; à la clarté aveuglante s'ajoute une nuance ineffable, à la douceur printanière une intention malicieuse.

Quant au Rhône en colère, cela revient au même. Si les eaux courantes n'avaient que la violence dévastatrice, elles ne diraient rien à l'être psychique de Martial ; comme il dit concernant la mer, elles ne feraient que l'épouventer et l'exalter. Et *épouventer* et *exalter*, cela ne veut pas dire exercer une certaine influence sur l'être, ce n'est que l'affaire superficielle. Selon Martial la mer est ce qui exhorte l'homme à prendre une action pathétique et à force de laquelle l'homme pourrait entrer dans le monde *diurne* et regarder fièrement un soleil éclatant qui n'a aucune nuance douteuse. A ses yeux la mer ne peut pas jouir de l'envoûtement terrifiant, donc tout en étant pris d'une terreur qui donne à l'homme la chair de poule, il combattra du vif élan du courage contre la grandeur violente de la mer. Cependant les eaux courantes, « êtres sinueux et insinuants », jouissent non seulement de l'immensité farouche, mais aussi de l'imbibition insidieuse. Elles ne laissent pas d'entraîner au milieu du remous l'âme de celui qui les contemple et de l'organiser à leur essence. Ainsi plus tard Martial dit :

Cependant, je sentais en moi la lente ascension d'une force impersonnelle, comme si la puissance et la grandeur fluviales m'eussent pénétré à leur tour de leur sauvagerie, jusqu'à faire de moi une créature du fleuve. Mon épouvante même était devenue inhumaine, et déjà le courant me traversait. J'étais l'eau ; l'eau passait en moi, et je ne sentais plus le sol gluant de l'île, disparue avec moi sous la masse fluide en mouvement. Je faillis me perdre à moi-même. (p.41)

Il va s'assimiler au génie malicieux du fleuve. Quelquefois il tentera d'y résister mais en vain. Car une fois pris du charme de ce mauvais génie, lui aussi il n'est plus d'humeur à s'en séparer. Sous la puissance maléfique du fleuve — cet être sinueux et insinuant — qui prend l'essence de l'existence de Martial pour établir ensuite sa ruine intérieure à lui, la résistance sans issue lui deviendra fatale. Peu s'en faudra qu'il ne tombe dans une sorte de mort où il finira par se faire un être sans poids, sans forme, un être aboli par la capacité maudite du fleuve.

Alors remarquons cette expression : « une antique terreur des eaux ». Par là nous assistons au phénomène psychique auquel nous avons touché un peu ci-dessus, réminiscence. Et ce phénomène bien cher à Bosco, nous le verrons se développer dans un autre ouvrage monumental : *Un Rameau de la nuit* (1950). Mais nous nous bornerons

ici à y toucher sommairement en ce qui concerne l'influence du fleuve sur l'âme de Martial.

Or nous voyons que Martial sent en lui l'ascension latente d'une mémoire lointaine, si lointaine qu'il ne peut pas la fixer dans le temps. C'est la mémoire d'une terreur immémoriale, «une antique terreur des eaux» que l'histoire humaine avait subie de siècle en siècle. Bien sûr, Martial, homme élevé dans les collines, n'a jamais vécu la terreur des eaux, mais le lien avec les ancêtres, hommes du pays fluvial, évoque en lui cette mémoire transmise de génération en génération comme sa propre mémoire. Et par-dessus le marché, il s'agit ici de la mémoire d'envergure presque anthropologique. Ainsi l'accumulation de vies de l'humanité se concentre dans la subconscience de Martial. Autrement dit, Martial vit les vies des ancêtres, ou bien ceux-ci récupèrent leurs vies perdues chez celui-là par l'entremise d'une terreur du fleuve. Cela veut dire qu'a lieu communication intime entre le vivant et les morts, entre le présent et le passé. On pourrait dire aussi que le fleuve, par sa violence dévastatrice et son imbibition insidieuse, se présente comme médium entre les deux mondes. Il circule de sang en sang à travers un long trajet de l'histoire du monde.

Or, en parlant de la puissance lugubre du psychisme des eaux courantes de Bosco, nous pensons nécessairement aux belles pages de *L'Eau et les Rêves* de Gaston Bachelard. Tenant compte de l'affinité profonde entre ces deux écrivains, feuilletons ce livre et nous trouverons dans le chapitre premier la jolie description des eaux courantes :

Cette fraîcheur qu'on éprouve en se lavant les mains au ruisseau s'étend, s'épand, s'empare de la nature entière. Elle est rapidement la fraîcheur du printemps. A aucun substantif plus fortement qu'à l'eau, l'adjectif *printanier* ne peut être associé. [...] La fraîcheur imprègne le printemps par ses eaux ruisselantes : elle valorise toute la saison du renouveau. [...]

Fraîche et claire est [...] la chanson de la rivière. Le bruit des eaux prend en effet tout naturellement les métaphores de la fraîcheur et de la clarté. [...] Dans le ruisseau parle la Nature enfant. (p.46)

Ici au lieu du fleuve tourbillonnant et de son incantation capiteuse, il y a la rivière souriante et sa chanson innocente. Eaux fraîches et claires, elles vous bercent l'âme et le corps et vous mènent au pays printanier. En se trouvant devant cette sorte d'eau, on pourrait s'initier à l'image caressante de la nature. Pénétré par la fraîcheur de la rivière — selon Bachelard la *fraîcheur* est l'attribut honorable propre à l'eau —, on jouirait de l'image de la nudité de la baigneuse. Sublimée au plus haut degré, la nudité féminine vous suggérerait celle de la nature et ferait de vous un de ses éléments. Tout innocent, on n'aurait qu'à laisser faire par le génie aquatique. C'est alors que l'on se contemple inlassablement dans le reflet joyeux des eaux. Il y règne la volupté heureuse d'où l'on part, purifié, pour le renouveau éternel. On peut y apprendre la sagesse «fraîche et claire» de la nature.

Ainsi quelle différence y a-t-il entre les eaux courantes de Bosco et celles de Bachelard ! Mais aux yeux de Bosco, même la rivière souriante, souriante aux yeux de Ba-



chelard, apparaît comme une présence qui évoque une certaine crainte. Dans *Antonin* (1952), œuvre demi-autobiographique, le double de l'auteur parle :

La digue, qui du pont rejoignait la route de Bompas le long de la rivière, ne valait guère mieux que le remblai. Et pour moi, moins encore, car le voisinage de l'eau [...] ne me disait rien de bon. J'ai toujours eu peur des rivières. (p.172)

Bachelard voit dans les eaux courantes les nymphes exposant fièrement leur nudité « fraîche et claire », tandis que Bosco y entend la voix captivante et insidieuse de la sirène. Donc chez Bosco, dans la *lumière* il y a toujours *l'ombre* et dans la *vie* la *mort*.

Pendant le fleuve ou la rivière a non seulement les eaux courantes, mais encore les eaux dormantes. Comme on sait bien, le serpentement du fleuve produit çà et là les bras morts. Immobiles et stagnantes, les eaux y exercent un autre envoûtement. Comme d'habitude nous recourrons d'abord à son *Souvenir*.

Petit Bosco, enfant solitaire qui n'avait fait va-et-vient que dans le voisinage de sa maison, il se fit emmener un jour par ses parents jusqu'au rivage de la Durance. S'en approchant vint une odeur évaporée des eaux dormantes, et il y pressentit la présence d'une créature fluviale.

Bosco écrit :

Cette odeur, que jamais je n'avais respirée encore, m'inspira une crainte, et je me rapprochai de mes parents. Les eaux ont de tels sortilèges !

Leur voisinage trouble les pensées, inquiète les cœurs, égare quelquefois les désirs et attire. Mais plus elles attirent et plus on ralentit le pas, plus on a besoin d'un secours, de quelque exorcisme éprouvé qui en conjure la fascination, tant celle-ci a de secrets prestiges sur les régions obscures de nous-mêmes.

Sans les subir ouvertement, j'étais troublé comme je le fus toujours depuis lors la proximité des eaux, surtout des eaux dormantes. (*Un Oubli moins profond* p.298)

Maintenant nous avons affaire à l'eau silencieuse, profonde, lourde : eau dormante.

Comme nous avons répété ci-dessus, l'eau courante exerce une fascination troublante et hallucinante en faisant sautiller les figures de mauvais génies. Alors quelle espèce de fascination subira-t-on par l'eau dormante ? Nous espérons que, en étudiant l'enchantement de cette espèce de l'eau, nous pouvons nous initier encore plus intimement aux arcanes du monde de Bosco.

Encore une fois feuilletons *Un Oubli moins profond*. Près du village de l'enfant Bosco, nous trouvons un autre qui a le nom charmant Barbentane où coule la Durance,<sup>(5)</sup> « rivière vivante, aux eaux dangereuses mais claires ». Et à moins d'une lieue de sa maison elle conflue avec le sauvage Rhône. Sauf à la saison des grandes crues, elle lui donne les plaisirs enfantins « à errer sur les berges de cette rivière ». Surtout « en été, quand tout sèche, des langues de cailloux et de sable » lui attirent les yeux et lui présentent un gué favorable à marcher. Toutefois il y a les autres endroits, endroits

inquiétants. Bosco en parle :

Seuls les bras morts me faisaient peur. Tout ce qui sommeille m'inquiète, et ces anses closes, ces canaux cachés, ces haies de roseaux, ces voûtes de saules touffus, la pénombre verte, l'immobilité de l'eau glauque, la présence étrange de quelque fleur haute et mystérieuse, il n'était rien dans ces retraites qui ne me fit frissonner de crainte, quand je m'y risquais.

Car elles m'attiraient aussi, comme attire tout ce qui se cache, tout ce qui garde le silence. (p.66)

A première vue, les bras morts ne possèdent rien de douteux, d'intimidant et de troublant. Il y règne seulement le silence et la paix. Loin de la réminiscence des violences aquatiques, on voit avec nonchalance leur surface tranquille et jouit de la solitude rassurante. Quelquefois les bruits de sauvagine vous réveillent de la rêverie innocente en vous montrant la bonne volonté de la nature.

Capendant pour Bosco comme il en parle, les bras morts sont bien riches en éléments menaçants et envoûtants et incitent secrètement sa curiosité innée, mais curiosité sombre. Or au début de cet essai, nous avons souligné que le monde de Bosco penche à ce qui est invisible, inaudible, intouchable et insaisissable et que les habitants de ce monde voient l'invisible, entendent l'inaudible, touchent l'intouchable et enfin saisissent l'insaisissable.

Il va de soi que cela est la tendance de Bosco même. Dans ses trois *Souvenirs* et les récits demi-autobiographiques, nous pouvons recueillir si nombreuses pages où il raconte cette tendance. Etat d'âme particulier à l'enfant solitaire enclin aux songes. Il aime retirer, à part lui, des choses banales les secrets qui se dérobent aux yeux vulgaires. Bien sûr, plaisir sournois, mais privilège de *l'enfant primitif*. Il imagine et voit quelque chose de cher à travers ce qu'il voit réellement. Donc pour cet enfant, y a-t-il l'endroit plus favori que près des bras morts ? Naturellement ce n'est pas du tout la solitude rassurante dont il y jouit, mais solitude dangereuse où grouillent des cauchemars, des désirs douteux...

Pourtant l'envoûtement des bras morts va plus loin. Une fois imaginé, quelque chose d'innommable finit par être matérialisé et se procurer un nom quelconque. Loi inhérente à l'imagination. Donc « tout ce qui se cache, tout ce qui garde le silence » commence à jouir d'une certaine personnalité et à dérouler sa puissance maléfique. Le voisinage des bras morts devient un champ magnétique extrêmement tendu. Et c'est la caractéristique essentielle de l'espace de Bosco.

Maintenant, par l'entremise des bras morts, nous sommes au noyau de cet espace. En effet dès qu'on entre dans le monde de Bosco, on doit subir avec le narrateur le magnétisme persistant émis par l'invisible. Alors on se trouve prisonnier de ce qui se cache et se tait. Sous la surveillance désagréable, on est à deux pas de l'éclat de folie, tout en feignant le sang-froid.

Ici digressant un peu du thème de l'eau, nous allons étudier la nature de ce qui se cache et se tait. Par exemple dans *l'Épervier* (1963) nous trouvons le héros-narrateur,

Joachim Balesta, troublé par un regard insaisissable. Jusque-là il se félicitait d'être revenu à Pierrelousse où il reste encore le souvenir de ses ancêtres.<sup>(6)</sup> Il écrit :

Je fus tiré de mon plaisir par une gêne, telle qu'on l'éprouve parfois quand on sent qu'on est regardé par quelqu'un que l'on ne voit pas. (p.18)

De même Didier-Markos, le héros-narrateur du *Récif* (1971), assis sur la terrasse d'une maison située dans un îlot grec, il parle de la sensation désagréable émise par une présence difficile à nommer :

Mais la terrasse aussi bien que la chambre étaient vides de toute présence. Seule la minuscule veilleuse brûlait et donnait l'illusion d'un peu vie...J'étais sûr cependant, bien que ce fût absurde, que quelqu'un n'était pas parti.

Cette impression je l'eus tant que j'habitai cette chambre, tant que je fus l'hôte de cette maison, même de jour. Aujourd'hui je me dis encore que quelqu'un veillait et rôdait autour de moi, qu'on exerçait sur moi une surveillance invisible, et j'en viens parfois à me demander : « Comment aurais-tu pu découvrir le Veilleur ? Car c'était la mer qui te regardait... » (p.67)

Tellement nombreuses dans son monde ces présences tantôt humaines tantôt non-humaines<sup>(7)</sup> que nous ne pouvons pas les énumérer. Ces présences, accentuant la couleur *nocturne* à la Bosco, s'arment d'arrière-pensées impénétrables et de desseins suspects. Retenant leur haleine, elles se dissimulent ou dans le grenier et la cave, ou dans le jardin et le massif, ou bien dans je ne sais où. On peut rarement les découvrir, tandis que les autres vous imposent leur existence équivoque mais indubitable ; elles ne vous délivrent jamais du mauvais regard et vous sollicitent à l'impatience mal retenue. Comme de juste l'invisible se place toujours sur un bon terrain contre le visible. Quelquefois agacé et incité à l'explication décisive, celui-ci faillit s'insurger contre celui-là. Par exemple Markos du *Récif* interpelle durement à Diakos, enfant serviteur taciturne et peu visible :

— Je ne te connais pas. Je n'ai pas vu ton visage en plein jour. Ouvre les yeux, regarde-moi ...

Et impatient, il s'écrie :

— Quelle étrange maison ! On se tait, on se cache... (32)

Cette étrange maison, c'est vraiment l'espace particulier à Bosco, et ce personnage — discret, taciturne et plein d'arrière-pensée — ce personnage qui disparaît et surgit comme par enchantement, c'est l'être humain typiquement à la Bosco. Manœuvres insidieuses, cheminements souterrains, démarches énigmatiques, demi-mots, écoutes clandestines ... Ainsi contre cette ambiance sournoise, éclate quelquefois l'acte impulsif ; nous venons d'y toucher. Et puis, cette page du *Jardin des Trinitaires* (1966) nous transmet l'atmosphère de l'espace de Bosco :

Là où personne de vivant n'apparaissait, quelqu'un d'invisible se manifestait par un doux et discret rayonnement. On ne pouvait rester insensible à cette indéfinissable présence, et même moi, qui ne savais alors rien définir de ces étranges sortilèges, j'en éprouvais la pénétrante atteinte. (p.73)

Cette page se correspond net à celle d'*Un Oubli moins profond* déjà citée. En tout cas l'important est que les bras morts embrassant les eaux dormantes exercent la faculté psychique si particulière à son espace, et il y puisait toute sa vie l'essence de son œuvre.

Or, revenons au thème de l'eau et confirmons de nouveau que l'eau dormante est l'être destiné à appeler crainte et peur mal déterminées. Le narrateur de *Trestoulas* (1935) prononce les paroles riches en suggestion :

[L]'eau noire, plane, m'épouvantait. Je la soupçonnais de couvrir un abîme. J'ai toujours effrayé par les eaux dormantes. (p.94)

D'abord l'eau dormante apparaît comme ce qui vous annonce la présence de l'abîme, et ensuite on y reconnaît la couleur du monde *nocturne* et croit y reconnaître sa propre *nuit* et son être psychique et physique de la *nuit*. Possédé de la réminiscence du mauvais sort et persuadé de ne pouvoir jamais s'en échapper, on dépose son être dans l'eau et cherche à pêcher le secret du monde *nocturne*. Certainement y couvent la ruse et le piège de l'eau dormante. Alors dans le chapitre II d'*Hyacinthe* (1940), nous lisons un récit mystérieux où le narrateur descend dans un étang pour y maintenir son être substantiel par l'union avec l'eau. C'est de tenter de reprendre son moi authentique qui a essuyé une grave dénaturation au cours de l'étrange confrontation avec un inconnu.<sup>(8)</sup> De plus l'austère rudesse du plateau de Saint-Gabriel lui refuse de s'y assimiler et il y reste toujours comme étranger. La fluidité de sa pensée heurte, lui paraît-il, contre le corps solide, c'est-à-dire la *terre* rude du plateau. C'est pourquoi il fonde son espérance sur l'eau pour y trouver son semblable. Selon lui, au lieu du solide, le liquide se présentera devant lui comme son récipient favori. Donc quittant le visage froid de la *terre*, il va brancher son moi au liquide, et les deux êtres psychiques et physiques se donneront l'un à l'autre d'une façon heureuse. Il écrit :

Perdu sur les étangs, j'avais bientôt l'illusion de me trouver, non plus dans un monde réel, composé de limon, d'oiseaux, de plantes et d'arbustes vivaces, mais au milieu même d'une âme, dont les mouvements, les calmes se confondaient à mes variations intérieures. Et cette âme me ressemblait. Ma vie mentale y dépassait facilement ma pensée. Ce n'était pas une évasion, comme sur le plateau de Saint-Gabriel, mais une fusion intérieure. [...] Je descendais. (p.29)

C'est la bienveillance du monde aquatique qu'il compte obtenir au cours de cette aventure. Il espère que l'élément liquide et flottant qu'il a en lui-même attire la sym-

pathie du génie aquatique, car entre les semblables il aurait lieu une affinité qui les fait se reconnaître et s'appeler par le signe complice. Et il se donne à cette vague attente. Cependant afin d'achever avec succès cette descente dans l'eau, il lui faut d'abord s'assimiler à l'essence aquatique et ensuite s'approprier les organes chimiques de l'eau. Ainsi cette aventure deviendrait-il la descente en lui-même, c'est-à-dire la descente intérieure, et pourrait-il obtenir enfin son moi pur et inébranlable.

Or son être physique est vide pour y recevoir celui de l'eau, tandis que l'eau devient son unique âme. Maintenant la faculté de l'eau d'embrasser et de dissoudre ce qu'elle reçoit, cette faculté propre à l'eau développe fièrement sa puissance ; il semble au narrateur que s'achève l'union heureuse des deux êtres — lui et l'eau — et que se réalise la réhabilitation de son moi inaliénable. Mais dans cette aventure n'y a-t-il rien d'illusoire ? Il raconte :

J'avais enfin saisi ce présent, ce moi-même. Je durais. Mais je durais dans une abolition totale : rien ne semblait me limiter. (p.30)

C'est une durée pure et vide, au cours de laquelle le narrateur se détache de son corps quotidien et devient une existence cruellement transparente ; il n'est plus qu'une âme abstraite.

Cette dissolution infinie et cette « abolition totale », comment peut-il les supporter, lui qui rêvait depuis longtemps le visage affectueux du monde ? Au lieu de son moi possible, il doit faire face au rien absolu. Bien sûr, cette dissolution dans et par l'eau, ce n'est ni plus ni moins que le rien. A ses yeux le monde devient incolore, de même que lui. Dans ce cas, l'âme abstraite n'a aucun rapport au moi authentique. Eau, chose organique, elle fait de l'homme un objet inorganique. Donc le narrateur s'écoulera avec l'eau qui s'écoule et s'y perdra. De plus l'eau devient plus fertile par l'acte de s'écouler, car s'écouler c'est la substance de l'eau, et on y reconnaît le piège malicieux de l'eau, surtout de l'eau calme, paisible et statique, au moins en apparence. Alors où est-ce que le narrateur trouvera le secours ? Son récit continue :

Et cependant invariablement au cours de ma descente, je sentais tout à coup un choc sourd ; Je heurtais un obstacle. Je ne sais quoi me séparait. J'étais brusquement en deçà. Il n'y avait plus rien ; mais j'étais en deçà ; j'ignorais quelque chose. J'attendais. Dans cet indéfinissable état d'âme me parvenait alors, à travers mes propres espaces mais toujours du côté où je situais cette attente, le roucoulement d'un couple de colombes. Et je revenais à la Terre. (p.30)

Le narrateur a pris le monde aquatique pour *delà*, c'est-à-dire pour un autre monde étranger à lui. Mais il lui faut maintenant se trouver en *deça*. Afin de s'y trouver, il a besoin de quelque chose de concret, de tiède et de vivant. Sans *un obstacle* le narrateur ne pourrait jamais rompre le sortilège de la descente anonyme, et sa dissolution psychique irait jusqu'au bout. A l'aide inespérée du chant des oiseaux, ayant quitté la

durée vide et abstraite, il reprend le cours familier de la vie et se décide pour la terre. Descente finie, la remontée commence lentement mais infailliblement. La chaleur de la terre s'annonce comme la chaleur intérieure du narrateur. Ses sens, à peine revenus, s'ouvrent timidement à des objets, à des parfums et à des sons. Bien qu'il soit encore entre les deux états contradictoires — état abstrait et état concret —, il commence à respirer dans la camaraderie une fois abandonnée avec l'austère rudesse de la terre. Sa vie se mesure de nouveau à la matière terrestre et à la sphère vivante. Il avoue un peu hésitant :

J'avais pourtant le sentiment d'une immobilité ; puis insensiblement sous moi se glissait une tiédeur humide, premier contact matériel qui me dessinait à moi-même, en ébauchant les contours de ce corps d'une légèreté impondérable. Et peu à peu je comprenais que j'étais porté par la Terre. J'ouvrais les yeux et je voyais le ciel. (p.31)

A la place de la pureté transparente et impersonnelle du monde aquatique, il s'agit encore une fois de la variété du monde terrestre.

Cependant n'y a-t-il pas ici un autre piège qui lui dresse un guet-apens ? Comme nous avons déjà vu, son être psychique a subi le refuge sévère de la *terre*, cette matière solide qui consiste toujours dans l'austère rudesse. Bien plus si l'on prend le feu pour le fils de la terre, on doit dire nécessairement que l'eau n'est rien d'autre que sa chère fille. Bientôt la *terre* de chez Bosco montrera devant nous son véritable visage. Ainsi à travers la terre, nous passerons de l'eau dormante à l'eau souterraine. Mais nous avons affaire encore un moment à l'eau dormante qui va nous montrer un aspect plus maléfique.

D'abord c'est toujours à son expérience d'enfance que nous avons recours. Car chez lui « après tant d'années, c'est que ni l'enfant ni la tête, dans la vieillesse, n'ont changé de pensée ni d'amour<sup>(9)</sup> ». Bref Henri Bosco était un écrivain qui vivait dans les images de son enfance, par exemple comme l'était l'auteur d'*A la Recherche du Temps perdu*.

Dans *Le Jardin des Trinitaires*, son troisième *Souvenir*, il avoue :

J'ai fait, dit-on, un pacte avec les eaux. Sans le savoir, par le seul effet de mes astres, elles m'attirent. Ces astres m'inclinent depuis ma naissance vers les étangs, les rivières, les fleuves, et si la mer m'est moins naturellement familière que ces eaux douces que je hante, je n'en entends pas moins sa houle immense arriver jusqu'au fond de moi quand certaines tempêtes s'y élèvent. (p.90)

Comme nous avons souvent remarqué, ce pacte n'est point de bon augure ; il y existe toujours quelque chose de maléfique et de magnétique, surtout concernant l'eau dormante. Le même livre parle :

Cependant si, parlant des eaux et singulièrement des eaux dormantes, je me suis laiss-

sé aller à des commentaires sur les mondes qu'enfant j'y contemplais (sans pouvoir par bonheur commenter alors mes contemplations), les eaux furent parfois l'occasion et le lieu de rencontres dont j'ai conservé tout le souvenir, et dont deux au moins ont gardé leur pouvoir sur moi, car l'une me trouble encore le cœur, si l'autre y réveille une peur abominable... (p.34)

De cette confession se découpe peu à peu l'attitude de l'enfant envers le monde. Il contemple et médite, mais jamais il n'explique ni juge. Les enfants comme les primitifs, « ils ne raisonnent pas, ils imaginent<sup>(10)</sup> ». Il va de soi que dans cette attitude entrent facilement les images insidieuses du monde. Les enfants se situent donc sur le terrain privilégié où ils n'ont aucun besoin d'inventer, mais n'ont qu'à sentir et à voir. Le monde leur donne la clef des trésors qu'il a jalousement cachés aux yeux vulgaires quoique ce soient souvent les trésors maudits. Ils poursuivent sur le chemin du royaume *nocturne* où, entourés de la lumière *ténébreuse*, trônent les génies d'un autre monde en leur révélant le paradis et l'abîme.

Une fois pactisé avec les eaux, Bosco est destiné à voir le monde sous la couleur aquatique, couleur *nocturne*. Et parlant ainsi de cette couleur du monde, nous nous trouvons emmenés à une faculté importante de l'eau. Faculté d'endormir, faculté convenable à ce nom : eau *dormante*. Son deuxième *Souvenir* : *Le Chemin de Monclar* parle :

Il était alors assez bon, ce sommeil. Les eaux ont des pouvoirs, et celui en particulier d'endormir. Elles l'exerçaient d'autant plus qu'elles nous enveloppaient de tous les côtés à la fois. En haut, elles régnaient en formant les nuages, sous la maison, par leurs mystérieuses nappes souterraines et, tout autour, par cette étendue immense qui avait aboli la terre et assoupi jusqu'au plus lointain horizon la vie des êtres.

Je somnolais de jour, je dormais plus profondément pendant la nuit. (pp.80-81)

De jour comme de nuit l'obsédé du génie aquatique doit vivre dans l'état de somnolence et de sommeil. Car en elles-mêmes les eaux dormantes possèdent l'élément *nocturne*. En effet chez Bosco le rôle dont jouit le sommeil est tellement important que nous devons en traiter minutieusement en une autre occasion. Ici nous nous bornerons à y toucher assez sommairement, surtout sous le rapport du psychisme de l'eau.

Le héros-narrateur du *Mas Théotime* (1945) rapporte un récit favorable à ce sujet :

Je suis naturellement porté à attacher aux événements du sommeil plus d'importance qu'on n'a coutume de le faire. La majeure partie des hommes se contente d'associer le sommeil au repos. Ils y descendent presque tous avec insouciance et y reposent, en effet, entre deux eaux sur les abîmes. A leur réveil, quand ils en parlent (ce qui arrive rarement), ils se bornent à dire qu'ils ont bien ou mal dormi. Ainsi montrent-ils qu'ils n'accordent au sommeil qu'une valeur pratique, relative aux travaux et aux fatigues de la veille.

Mais pour nous le sommeil offre de singulières ressources. Quand je dis « nous » je parle de nos familles alliées, Métidieu et Dérivat, qui, encore aujourd'hui, malgré leur

déchéance, se prétendent liées dans le sommeil avec autant de puissance que dans la veille.  
(p.85)

Ce récit correspond net avec l'état intime de l'enfant Bosco. Né pour le monde *nocturne*, il s'adonne fatalement aux paroles du sommeil et par lesquelles il est sur le chemin d'une nouvelle révélation. Il s'y reconnaît privilégié et initié au secret universel. Comme pour le fiévreux la seule réalité possible n'est plus que dans l'hallucination, il prend la durée de sommeil pour son actuelle vie inaliénable.

Dans *Le Jardin des Trinitaires*, l'enfant Bosco et son amie Rosalie, au bord du bassin et en se regardant dans l'eau, ils font un dialogue étrange :

Nous nous sommes mis à genoux. Elle s'est penchée. Ses longs cheveux ont touché l'eau.

Je lui ai demandé :

— Tu te vois ? tu te reconnais ? ...

Elle a répondu :

— Je vois quelqu'un, mais ce n'est pas moi, sûrement ...

Alors je lui ai dit :

— C'est ton âme. Tu ne savais pas qu'on peut voir son âme ? ...

Elle s'est tue. Elle a regardé dans l'eau longuement, puis elle m'a dit :

— Si c'est mon âme elle est pleine de plantes qui remuent, mais j'y vois aussi des bêtes qui ne remuent pas ... Elles ont sommeil ...

Elle s'est tue encore et encore a regardé l'eau, puis elle a prononcé ces paroles étranges :

— Dans l'eau tout le monde a sommeil ...

— Comment tu le sais ? ...

— Quand je dors, c'est dans l'eau, c'est toujours dans l'eau ... Je rêve dans l'eau ... (pp. 98-99)

La contemplation de l'eau va jusqu'à celle de l'âme, âme une fois perdue de vue au cours de la vie vulgaire. Mais étant en face de sa propre âme, on est forcé de reconnaître son histoire véritable et lointaine. Il s'agit encore une fois de la réminiscence. En la suivant profondément, et à l'aide du sommeil, on se croit voué au sort des morts disparus depuis longtemps.<sup>(11)</sup> Dans les bras de Hypnos il n'y a aucune frontière entre les vivants et les morts, et les vivants, de même que les morts, buvant les eaux du Léthé, commencent à vivre une nouvelle existence. Ainsi intervient toujours l'eau ; comme Rosalie on va entrer dans le sommeil en étant baigné de l'eau. La douceur de l'eau est celle de la mort. N'est-ce pas qu'en dormant on fait la simagrée de mourir pour rencontrer les morts et se mélanger à leur *vie* ? En effet après la disparition de Rosalie, c'est dans l'eau profonde du bassin que l'enfant Bosco cherche la chère image de son amie. Il chuchote : « Si elle devait m'apparaître ce serait dans cette eau certainement ... »

En étudiant ainsi le commerce psychique entre les vivants et les morts, nous nous rappelons nécessairement les pages inoubliables du *Mas Théotime* où le sommeil, l'eau et les morts composent la Trinité inséparable, y compris *la barque de Charon*. Là aussi,



le sommeil et l'eau apparaissent comme médium entre les deux mondes, celui des vivants et celui des morts. Le paysage du rêve que les gens des deux familles — les Métidieu et les Dérivat — voient à la fois et pendant la même nuit nous suggère que chez Bosco l'eau charge en elle-même la substance de la mort.<sup>(12)</sup>

L'eau est donc liée, à travers le sommeil et la mort, à la nuit.<sup>(13)</sup> Elle baigne d'une façon si naturelle l'espace *nocturne* de l'âme humaine et y édifie son royaume plein de miasmes imprécatoires. Comme nous avons déjà remarqué, la substance de la nuit se marie le plus facilement avec celle de l'eau. Alors c'est sous l'ombre de la nuit que l'eau déploie orgueilleusement ses envoûtements troublants.

Dans *le Mas Théotime*, le héros-narrateur écoute par la bouche de son amie Geneviève les paroles énigmatiques, et de même que le cas de Rosalie c'est dans la nuit et au voisinage de la source :

— Ici, Pascal, je suis heureuse ; je ne veux rien de plus. Mais, tu le vois, l'eau trouble les filles... (p.52)

Ces paroles nous emmènent à celles de *Tante Maritime*<sup>(14)</sup> :

— Pascalet, mets-toi ça bien dans la tête, les filles voient dans l'eau ce que n'y voient pas les garçons. Dans l'eau, Pascalet, les garçons ne voient pas plus que leur image... (p.241)

Lorsque nous considérons ces deux citations, attirent notre attention les deux thèmes : source et sexe féminin.

D'abord notre intérêt se dirige vers la source. Mais qu'est-ce que la source ? et quel visage a-t-elle chez Bosco ? Naturellement la source n'est rien moins qu'une expression des eaux souterraines, et quand on voit la source, on songe à l'existence des eaux embrassées de la terre. La source étant une fille honorable de la terre, nous devons toucher à ce que c'est que la terre de chez Bosco.

Dans *L'Antiquaire*, avec le narrateur qui est conduit par la main d'un certain destin dans la boutique des antiquaires, nous assistons au culte de Dionysos, dieu qui symbolise la puissance obscure de la terre et entendons crier un des antiquaires Rachaël : « Dionysos est l'âme du monde... ». Cela nous suggère l'aspect caractéristique de la terre du monde de Bosco. La terre sur laquelle est revenu le narrateur d'*Hyacinthe* ayant quitté le génie aquatique de l'étang, elle n'a pas cependant le visage souriant. Au contraire la terre où trône fièrement Dionysos, dieu de vin, qui appelle tantôt la fructification et la fermentation, tantôt l'ivresse et la folie, elle jouit plutôt de la puissance maléfique. Ce culte-là que les antiquaires célèbrent dans la cave de leur boutique, au-dessous de la ville bruyante Marseille, c'est une sorte de provocation à la mauvaise puissance tellurique. Par le tableau de ce culte hérétique<sup>(15)</sup> se découpe devant nous le visage diabolique de la terre de chez<sup>(16)</sup> Bosco. Elle est sans aucun doute pleine de puissance génératrice, mais comme nous venons de dire ci-dessus, dans sa fertilité

heureuse cohabite toujours l'envoûtement qui évoque facilement le coup de folie. Car il y flotte l'haleine vineuse de Dionysos. Une fois essuyé de ce souffle, on doit le porter où que l'on aille. C'est le cas de Geneviève Métidieu du *Mas Théotime*. Arrivée au Théotime où elle retrouve la bonne volonté des gens et des champs et l'amitié calme de Pascal Dérivat, il semble qu'elle ait réussi enfin à se délivrer de la malédiction de son sort pathétique. Pourtant c'est une illusion temporaire. Elle verra la résurrection de son mauvais sang en faisant face à la source qui se charge du souffle tellurique. Cela veut dire que la source représente l'essence de la terre pour lui imposer sa volonté maléfique, et cette volonté de la terre, c'est de persuader Genevieve de l'affinité indéfectible des deux sorts, sort de la terre et celui de Genevieve. Donc Geneviève reconnaîtra à nouveau dans la source, fille de la terre, sa propre et véritable nature. Une nuit la violence de sa nature bat son plein, lorsqu'elle dompte une horde déchaînée de sangliers, bête qui symbolise, selon Jean-Cléo Godin, le génie terrestre. Mariage maudit des deux génies qui se chargent des sortilèges du monde *nocturne* !

Alors ce sont les eaux souterraines dans les bras de la terre que les abîmes comparent à leur propre image. La source, après l'ascension patiente et latente par les veines terrestres, conserve le souvenir des abîmes maternels. Ne peut-on pas dire que de là vient leur faculté de correspondre à l'être du sexe féminin ? La source, de même que toutes les eaux non-courantes, se charge de recevoir et d'assimiler qui que ce soit qui s'y donne. Mais ce n'est pas toujours la faculté heureuse. Dans *Sabinus* il y a les mots suggestifs :

Une puissance magnétique de fascination et parfois de mort charge toujours les eaux sombres ou claires. (p.182)

Nous pourrions lire inversement ces mots ; *ce sont les eaux qui chargent cette puissance maudite*. Les bras des eaux qui vous reçoivent sont aussi ceux qui vous font mourir. Ainsi voit-on dans les eaux sa mort comme l'a vue le narrateur d'*Hyacinthe*. Comme de juste recevoir et assimiler, c'est la faculté propre à l'être féminin ou bien maternel. Pourtant chez Bosco la maternité qui caractérise le génie aquatique est la matière de la mort. C'est pourquoi la source communique ses paroles *nocturnes* aux femmes vouées au monde *nocturne*. Dans *Sabinus* il y a une scène symbolique ; Ameline, femme diabolique,<sup>(17)</sup> découvre pour la première fois ses propres corps et âme terrestres en s'enfonçant dans le bassin tard dans la nuit. Et pour Ameline dont le « secret n'est autre que l'absence », découvrir et posséder son être féminin, cela veut dire l'abnégation de son arme unique et sa défaite décisive. Bref baignée de l'émanation aquatique, Ameline, femme *céleste*, elle se transforme en une femme terrestre.

Ainsi en frayant avec les eaux souterraines, on se trouve devant sa propre figure fondamentale. Lisons une page charmante de *L'Antiquaire*. Nous y voyons la volonté de l'homme pour participer au cœur de la nature :

L'homme cherche l'eau. S'il la trouve, il la suit longtemps, hanté par l'idée de sa

source. Car l'homme va toujours au cœur ; et l'eau est la sœur souterraine de son sang. (p.229)

Voilà la correspondance typique entre l'humain et la nature. Ici les rameaux des eaux soterraines se comparent avec les veines de l'homme. Cependant il faut le troisième être qui joue un rôle de médium de cette correspondance. Une page d'Un *Rameau de la nuit* parle :

Quand on aspire l'air un peu fortement, on retrouve tout d'abord l'odeur de la feuille fraîche, puis celle de l'écorce, puis celle de l'aubier, enfin on va à la racine. Tout l'arbre ainsi descend en vous. Si c'est un chêne entier qui entre lentement dans votre souffle, la sève se mélange au sang, la force sombre de la terre s'épanouit dans l'être... (p.230)

L'arbre entre en scène. A l'image d'un arbre traversé par le ramage des veines se communique celle de l'homme. Ainsi se mélange la sève au sang pour y établir une communauté où l'homme se voit transporté au milieu d'un autre cours et unifié au rythme de la nature dont il sent les vibrations, dont il épouse les mouvements. Dans ce cas le sang descend par la voie de la racine jusqu'au noyau de la terre et y rumine inlassablement le souvenir de l'antique monde chaotique. Donc nous pouvons goûter avec une sympathie sincère les mots de Bachelard : « Elle [=l'eau] est le sang de la Terre ».

Aussi dans *Sabinus* il y a une page digne d'attirer notre attention :

Il suffit souvent de toucher un arbre [...] pour reprendre son poids de vie, sa carrure prédestinée et sa paix terrestre, après l'orage. On s'enracine, et le sang devient une sève, qui monte en nous, des veines mêmes de la terre, maternellement nourrissante. (p.172)

Nous y reconnaissons une volonté persistante de se faire un élément de l'univers pour en faire cette fois-ci son élément à lui. Se dissiper, s'écouler, se dissoudre à la cadence universelle, c'est se mouler sur l'image possible de lui-même. Orgueilleux, il se prend pour un élément irréductible de l'univers. Dans ce cas quel favorable rôle joue l'arbre ! Ayant transformé les eaux souterraines — « sang de Terre » — en sève, il invite l'homme qui l'embrasse à se marier avec la vie de la Terre.

Maintenant apparaît devant nous la magie horrible concernant l'arbre et l'âme humaine. Dans *Le Jardin d'Hyacinthe*, *Mon Compagnon de songes* et *Tante Maritime*, nous assistons aux actes sacrilèges du fameux Cyprien et de la horde de gitans. Pour le lecteur de Bosco, une scène inoubliable du *Jardin d'Hyacinthe* où le vieux Cyprien, possédé de l'idée de construire un paradis terrestre, ravit à l'âme d'Hyacinthe tous les souvenirs de ce monde et y replante une autre vie innocente par le moyen du maître-mot. Et c'est dans une des graines qu'il enferme cette nouvelle vie. Un jour la graine germera et puis deviendra un arbre tout en ayant l'âme d'Hyacinthe. Nous lisons donc les suites de cet acte mystique dans *Mon Compagnon de songes*.

Regarde ce feu. [...] Il y a peut-être dans ces flammes sombres, juste en ce moment, une âme qui brûle. [...] Une âme dont il a besoin aujourd'hui pour prolonger sa vie, pour tenter de nouveau d'imposer à la terre sa puissance qui l'a trahie. Il voudrait maintenant la retirer de l'arbre. (pp.216–217)

Si l'arbre en question brûlait, l'âme d'Hyacinthe serait aussi perdue. Il faut donc à Cyprien en retirer cette âme pour la rendre au corps dont il l'a séparée qui sommeille répandue dans les veines de l'arbre en s'y mêlant à la sève et qui aspire encore à son corps comme récipient de son âme. En tout cas l'important est que Cyprien jette son dévolu sur l'arbre à l'occasion de cet acte sacrilège. Comme nous avons dit ci-dessus, l'arbre est le médium le plus favorable entre l'humain et le monde, et dans son cœur il y a toujours les eaux souterraines devenue la sève.

Alors à la fin de ce chapitre nous voudrions proposer un sujet intéressant concernant l'arbre et l'eau.

Dans *Le Jardin d'Hyacinthe* il y a une épisode mystique. Un soir, oisif, le narrateur prend l'air dans la cour et baye aux corneilles. Il sent glisser en lui une crainte infenable et voit la scène étrange :

C'était une grande racine. Elle avait poussé tout à coup, et [...] maintenant elle remuait. Une racine noire, libre de tout arbre, et vivante. [...] Cette chose se déployait et d'elle-même mollement tirait des anneaux noirs [...] Peu à peu cette vie sans nom et ce déroulement sans origine [...] créaient sur le seuil un reptile. Il oscillait. Par ondulations il reformait sans cesse son corps indéfiniment dilué sous la fluidité de sa matière. Maintenant on pouvait distinguer un serpent énorme... (pp.157–159)

Et la même nuit, la servante Sidonie fait un mauvais rêve ; elle en rend compte au narrateur :

— J'ai rêvé de bête ...

— Quelle bête ?

— Je ne sais pas. Une bête sans nom. Mais c'était une bête...

— Et à quoi elle ressemblait, votre bête ?

— Je ne peux pas le dire. A rien. Tenez, il me semble qu'elle rampait comme une racine vivante ... (p.161)

Aux yeux du lecteur de *L'Ane Culotte* (1937) cette scène a une signification importante. Mais ce qu'il faut remarquer ici, c'est que l'image de la racine évoque celle du serpent, bête qui symbolise l'essence de la terre et qui est l'objet du culte de l'eau au point de vue folklorique. Toutefois c'est déjà un autre thème.

## Sur le feu

D'ici nous passons à l'autre phénoménologie, phénoménologie du feu. De même que

le cas de l'eau, nous verrons que, envoûtés par un autre des quatre éléments, tous les êtres du monde de Bosco marchent sur le chemin du retour à leur primitivité et remontent leur histoire assez lointaine pour retrouver leur image authentique une fois perdue. Surtout l'être humain, avec le sang et la lymphe qui sont les chef-d'œuvre des siècles, déposera son existence à l'espace psychique du feu.

Quand nous parlons du feu, se dresse déjà devant nous le visage altier de la terre, comme nous avons vu dans les études sur l'eau. Dans *Le Jardin d'Hyacinthe*, nous voyons le portrait d'un homme qui est envoûté par cette sorte de voix. Donc nous allons d'abord considérer la tragédie de Cyprien.

Au cours de la coexistence étrange avec Hyacinthe endormie par sa magie sacrilège, il allume le feu et le surveille jalousement ; cela se passe de l'automne au printemps. Il écrit dans son journal :

*Maintenant le feu flambe. Il vivra jusqu'en avril.*

*Cette nuit, je l'entends. Il me parle. (Quelle tourmente! La tente claque et geint sous les tourbillons de la tramontane.)*

*L'enfant dort. Je suis seul. Le feu (par songe ou par réminiscence, lointainement, en moi, où passent tant de voix lointaines), le feu me fait ses confidences. Vénérables paroles de sagesse.*

*Soulevons la cendre. Portons une bûche au foyer. Chauffons nos genoux, nos bras, nos mains. Ecoute mon âme. Qui nous parle du fond des âges? Est-ce la voix atténuée des hommes penchés sur les vieux feux domestiques du monde? Ou bien l'être même du feu, l'invisible esprit de la flamme qui nous illumine, nous chauffe, qui anime et consume nos membres? Le feu, soutien de l'univers... (pp.284-249) (souligné dans la texte)*

La date de cet article tombe le 20 novembre. Dehors le vent qui apportera la pluie orgeuse. Sous peu, la neige viendra ; le feu ne cessera de hanter Cyprien. Car ce feu, soutien de l'univers, âme de l'univers, c'est la vie même de l'homme. Avec un soin jaloux, il le gardera jusqu'au jour promis, selon son pronostic le 21 avril, où sur le sol aride, Hyacinthe s'éveillera « les yeux pleins de feuilles, de fleurs, d'oiseaux innombrables<sup>(18)</sup> » et renaître dans une nouvelle vie, purifiée de toute souillure de ce monde. Et avec son éveil coïncidera la reouverture du paradis une fois perdu ; en perçant la neige, le génie de la terre reparlera. Comme les anciens alchimistes qui s'acharnaient à retirer de la matière inorganique une vie essentielle, Cyprien regardera inlassablement ce feu en espérant la renaissance du monde conforme à son idée fixe. Le feu, fils de la terre, il ne manquera pas d'inciter sa mère à ce but.

Pourtant le feu, malgré le soin méticuleux de Cyprien reste impuissant : la terre garde le silence et Hyacinthe dort toujours. Sur le plateau aucun signe de vie. Le vieil homme se sent impuissant en face de la nature impersonnelle. Mais pourquoi cette stérilité ? Nous sommes donc devant le caractère exigeant — diaboliquement exigeant — de la mère du feu contre laquelle Cyprien se bat sacrilègement. Nous savons que dans *L'Ane Culotte* il a fait un pacte avec la terre :

J'ai fait un pacte avec la Terre. Aux pays lointains de la mer, de vieux hommes m'ont intié aux mystères. Je connais peu de choses, mais je possède quelques Mots, les Maîtres-Mots.

Mon souffle, je le conduis bien ; mon cœur, il bat selon la plus pure mesure ; partout je condense la vie ; je la décuple. Elle vient de répondre à mon appel : bêtes et plantes m'obéissent. (p.203)

Ainsi une fois faisant un pacte avec la terre, on doit se donner entièrement à elle et se faire une molécule de la terre, tandis que la terre, elle aussi, se prolonge en vous et devient une de vos molécules ; correspondance chère au lecteur de Bosco. Donc les maîtres-mots de Cyprien pourraient évoquer un écho du côté de la terre et réveiller Hyacinthe dans une nouvelle vie.

Pourtant la terre et Hyacinthe s'enferment dans la stérilité froide. Sur le plateau où, selon le dessein de Cyprien, le Paradis terrestre doit faire son apparition honorable, il règne toujours le silence impassible. Cyprien subit ainsi la déroute parfaite. Mais pour lui n'est-ce pas que la déroute est une nécessité inexorable ? Dans *Hyacinthe* il parle au narrateur de son idée du Paradis terrestre :

— Pour que ces bois, ces eaux, ces bêtes innocentes composent un vrai paradis il faut que Constantin et Hyacinthe y reviennent ensemble. Ils ne sauraient y revenir que si leur amour sur la terre déçoit l'ardeur qui depuis longtemps les tourmente. Maintenant mon espoir, c'est qu'ils soient malheureux. [...]

Cet espoir n'est peut-être pas déraisonnable. Je sais qu'Hyacinthe est belle ; mais y a-t-il beauté humaine qui comble le désir de l'homme ? Le désir brûle de se dépasser. A travers l'amour d'Hyacinthe l'enfant que j'ai choisi, s'il est le vrai fils de mon cœur, cherchera la lumière ou même l'ombre du jardin. Alors j'aurai leurs âmes... (p.246)

De ces paroles nous pouvons déduire que Cyprien compte sur son amour pour Constantin Gloriot, héros-narrateur de *L'Ane Culotte*. Nous savons que dans ce roman Cyprien épient avec une certaine intention l'enfant Constantin qui venait souvent jusqu'au pont Gayolle, frontière inviolable entre le monde familial et le monde interdit. Il répétait dans son journal : « Il me faut l'enfant ». Donc autrefois grâce à cet amour pour Constantin, il a remporté un certain succès dans son plan du *jardin*, même temporellement. A ce temps-là la terre a parlé les paroles bénignes en apportant les eaux fécondes.

Pourtant maintenant qu'il est sans son bien-aimé Constantin, il ne fait que rester impuissant, car Hyacinthe n'est, à ses yeux, qu'un pauvre instrument ou un médium anonyme pour appeler le bien-aimé.

Dans *Hyacinthe*, ayant confessé au narrateur son idée du Paradis terrestre, il continue :

Les charmes sont vains, je le sais, ils n'agissent que sur le corps. Je n'ai pas pu atteindre l'âme. Maintenant je sais ce qu'il manque au jardin. Mais c'est un secret... (p.248)

Ce qu'il manque, qu'est-ce autre que l'amour ? Autrefois en récompense de son amour envers Constantin, la terre a daigné lui montrer le visage paradisiaque. Au contraire cette fois Cyprien ose effrontément dédier à la terre — à la terre si exigeante ! — un pauvre instrument, c'est-à-dire Hyacinthe qu'il ne peut jamais aimer. Naturellement la terre oppose à l'insolent vieillard le visage impassible. Aussi le feu, fils de la terre, se tait comme de juste.

De même, Raphaël Sourbidouze de *L'Antiquaire* murmure les paroles riches en suggestion :

Je vois le dieu et, derrière le dieu, sa mère Perséphone... Je descends avec Déméter dans les profondeurs de la terre... C'est d'elle que s'élèvent les vapeurs qui procurent l'ivresse, qui égarent l'esprit et qui inspirent le délire... Le rêve qui y prend naissance nous fond et nous perd dans l'âme du monde. Vain rêve elle-même cette âme, qui flotte et se perd dans notre âme, quand elle en rêve... Mais à quel autre songe pourrait-elle atteindre ? ... Elle se nourrit de la terre, car c'est là l'unique substance dont se peuvent nourrir les âmes... Il est sage de s'en contenter ; et, au lieu de chercher des extases au ciel, qui n'est qu'un leurre, croyez-en ces dieux inscrits dans l'anneau et la pierre sacrée, suivez le sens de nos mystères... Ils vous offrent les vraies et les seules extases, et, si vous n'entrez pas en Dieu, vous devenez infailliblement ce qui est, le monde lui-même... (p.326)

Comme Cyprien, Raphaël se laisse entraîner par l'appel du génie terrestre et établit son propre domicile maudit. Au sein de la terre, brûle le feu qui anime d'une façon sournoise l'âme du monde. Ce feu, c'est un soleil nocturne qui trône sur cet espace des ténèbres. D'ailleurs l'âme du monde, qui est sujette à flotter et à pénétrer dans l'être de ce monde, cherche en usant de ses miasmes captivants à s'insinuer dans l'âme humaine pour s'y unir. De plus, selon Raphaël, cette âme se nourrit de la terre, tandis qu'elle fait de la terre ses aliments favoris. Ainsi pour toutes les deux, « les vapeurs qui procurent l'ivresse, qui égarent l'esprit et qui inspirent le délire » deviennent leur caractère commun.

Or, nous avons traité dans le chapitre I de l'ambivalence caractérisant le monde de Bosco. Comme de juste la terre, mère du feu, a un autre aspect, aspect *diurne*. Feuilletons *Le Mas Théotime* et nous y trouverons la face bénigne de la terre qui rassure la fécondité agricole et la paix du cœur :

Le travail qui nous occupait, du matin au soir, rudement, maintint notre souci commun dans les lieux solides et sains de l'âme. Si j'ai souffert alors avec une sorte de calme, je le dois aux tâches viriles que nous imposait cette grande saison agricole qui a de si dures exigences. Je suis extrêmement sensible aux vertus de l'été ; et, quoique je sois né sous un signe orageux de l'automne, je vis surtout au moment des grandes chaleurs. Alors la terre me transmet plus facilement son ardeur ; et je communique avec elle, dans la veille et dans le sommeil, avec une puissance accordée au rayonnement de la matière.

Quelquefois je tombe, accablé par cet afflux de flammes ; et je subis d'un coup la fatigue terrible d'un ciel sec et blanc de lumière. Les nuits même, noires, touffues, surchargées d'astres, m'écartent souvent du sommeil et me donnent le désir de la fraîcheur. Pourtant

c'est là que je me plais ; là que je prends mes joies réelles ; et je tends, chaque année, vers les hauts de l'été, par un mouvement naturel du sang.

En face du blé, sur les aires, j'atteins au meilleur de moi-même. Moi, si facile, en d'autres saisons, à céder aux caprices de mes humeurs sauvages, je tiens alors de cette magnificence solaire les dons d'un esprit mâle et d'une rustique volonté. (p.181)

C'est après le départ de Geneviève et dans le vide innommable où se trouve tout le mas que la terre lui prête secours par l'exigence du travail. La terre, accompagnant le feu éclatant de la canicule, donne au héros-narrateur le travail fatigant mais bienfaisant. Le mas Théotime, terre-mère, par dix ans de coexistence, s'incarne dans l'être de Pascalet et tous les deux s'unissent si solidement qu'en lui « c'est naturellement Théotime qui pense, qui aime, qui veut<sup>(19)</sup> ». Sous la grandeur de la terre et son exigence assidue, Pascalet marche sur le chemin de rémission et atteint au meilleur de soi-même.

En tout cas, soit maudite, soit bénigne, dans cette sorte de communauté on est enclin à l'état de méditation, et de cet état on se voit conduit facilement à la rêverie : sujet cher au lecteur de Bachelard. Chez Bosco comme chez Bachelard, le mot *rêverie* signifie une autre expression de la *reconnaissance*. Et par cette reconnaissance, on peut toucher à ce qui se cache derrière les phénomènes quotidiens. C'est « une sorte d'esthétique du caché<sup>(20)</sup> ».

Martial de Mégremut, héros-narrateur de *Malicroix*, alimentant le feu dans une pauvre maison élevée au milieu du climat sauvage de la Camargue, fait la méditation comme suit :

Ces feux entretiennent en nous la chaleur nécessaire à l'arrivée des songes, et ils ont sur notre mémoire une puissance telle que les vies immémoriales sommant au delà des plus vieux souvenirs s'éveillent en nous à leur flamme, et nous révèlent les pays les plus profonds de notre âme secrète. Seuls ils éclairent, en deçà du temps qui préside à notre existence, les jours antérieurs à nos jours et les pensées inconnaissables dont peut-être notre pensée n'est souvent que l'ombre. A contempler ces feux associés à l'homme par des millénaires de feu, on perd le sentiment de la fuite des choses ; le temps s'enfonce dans l'absence ; et les heures nous quittent sans secousse. Ce qui fut, ce qui est, ce qui sera, devient en se fondant la présence même de l'être, et plus rien, dans l'âme enchantée, ne la distingue d'elle-même, sauf peut-être la sensation infiniment pure de son existence. On n'affirme point que l'on est ; mais que l'on soit, il reste encore une lueur légère. Serais-je ? se murmure-t-on et l'on ne tient plus à la vie de ce monde que par ce doute, à peine formulé. Il ne reste d'humain en nous que la chaleur ; car nous ne voyons plus la flamme qui la communique. Nous sommes nous-mêmes ce feu familier qui brûle au ras du sol depuis l'aube des âges, mais dont toujours une pointe vive s'élève au-dessus du foyer où veille l'amitié des hommes. (p.35)

Ici le feu apparaît comme le médium typique qui offre un état de rêverie riche en évocations. Mais ce que raconte cette page nous présente le sujet très important. Remarquons « les vies immémoriales sommant au delà des vieux souvenirs », « les pays les puls profonds de notre âme secrète », « les jours antérieurs à nos



jours et les pensées inconnaissables »>. Ces phénomènes nous ramènent à une page d'*Un Rameau de la nuit* :

En nous s'éveille parfois le désir de nous inventer une vie que nous n'avons pas eue et qui n'était impossible. (p.178)

C'est le désir profond que l'on couve en soi presque inconsciemment, désir de se persuader de l'existence d'un autre moi et de le revivre physiquement comme mentalement. Alors qu'est-ce que cet autre moi ?

Comme Martial de Mégremut, beaucoup de gens doivent avoir des souvenirs qui ne prennent pas de racine dans le "passé vécu". Ce sont des souvenirs du "passé fictif ou imaginaire" pour ainsi dire. En effet on sent parfois qu'en soi s'élèvent des figures équivoques qui deviennent cependant peu à peu concrètes et vous donnent la sensation de les avoir vues dans le temps assez lointain, même avant sa naissance. Cela veut dire que l'on *revit* des souvenirs que jamais ses sens n'ont subis. D'abord il y a des figures incolores et anonymes, mais un jour on se trouvera devant celles qui se procurent le relief de plus en plus découpé et on *revivra* plus concrètement le "passé fictif" que le "passé vécu". Ainsi peut-on dire que c'est une autre vie, mais vie possible et autrefois perdue de vue. C'est pourquoi on se sent quelquefois impatient de retrouver des images cachées au fond de la subconscience, images ambiguës mais difficiles à chasser. Ces images mi-réelles et mi-illusoires sont probablement les décors d'une autre vie que l'autre moi doit vivre. Donc ce dont il s'agit ici, ce n'est pas une simple ressuscitation des vies antérieures. Pour l'être psychique de Martial de Mégremut, le "passé fictif" se fait beaucoup plus réel que le "passé vécu". Et l'important est que ce "passé fictif" ne soit pas le produit chimérique de Martial ; il ne faut pas oublier que c'est la vie vécue par ses ancêtres. Le maison où Martial passe les jours solitaires, elle connaît « les jours antérieurs » et « les pensées inconnaissables », et les ancêtres virent et moururent en y accumulant vie sur vie, mort sur mort pour que se fit peu à peu la physionomie particulière à cette maison. Donc celui qui y séjourne subit nécessairement cette accumulation et devient initié au génie domestique. De ce thème, thème de la maison, bien important du monde de Bosco, nous traiterons en une autre occasion. Mais ce qu'il faut remarquer maintenant, c'est le rôle que joue le feu en tel phénomène psychique. Chargé de force évocatrice, le feu crée un lieu favorable à l'avènement des âmes fixes ou errantes. « Le feu rapproche les âmes<sup>(21)</sup> » et règne sur elles. Et entre l'homme et le feu il arrive le renversement du rôle ; feu apprivoisé, il domine cette fois-ci l'âme humaine et éclaire fièrement l'espace magnétisé par son psychisme.

Pourtant pour le lecteur de Bosco le plus cher feu, c'est le feu de la lampe. En effet dans le monde de Bosco, nous voyons briller çà et là les lampes de style ancien. Par leur demi-clarté favorable aux songes, aux rêveries et aux évocations une pensée d'abord anonyme naît, se dilate, se rend claire. Quelquefois on place la lampe au chevet à l'imitation de son astre favori. On s'imagine participer à la vie universelle. Le narrateur de *L'Antiquaire*, attribuant à la lampe cette sorte de caractère, écrit :

Quand, l'hiver, les volets y sont bien clos et que la cheminée consume sa braise de chêne, lentement, dans la pièce où la lampe répand un demi-jour modeste, il n'est pas de retraite aussi favorable à la vie des âmes. Là, du moins, elles se concertent et, sans qu'une parole soit émise, sans qu'un geste soit fait, elles se communiquent leurs douceurs de vivre, ou bien, pour éloigner quelque mélancolie, le plaisir qu'elles ont encore à s'aimer un peu, en présence des songes qui les hantent. Songes venus de la pénombre où vivote la lampe et du feu qui prolonge, sous les cendres, un peu de chaleur. (p.112)

Quelle sorte de songes ? On est enclin à voir dans la lampe le bon ami d'un solitaire ; il pourrait passer la nuit paisible, baigné par le bien-être qu'apporte la douce lumière de la lampe. Et pour un errant qui se perd sur la route de la nuit, une lampe dont il aperçoit la présence inespérée apporterait à son âme inquiète le confort maternel, car elle suggère la présence de quelqu'un qui s'abandonnerait avec confiance à une méditation paisible ou à un travail nocturne ; la lampe le délivrerait de l'entrave inquiétante des ténèbres.

Pourtant comme tous les objets du monde de Bosco, la lampe a deux aspects contradictoires : aspect *diurne* et aspect *nocturne*. Dans la sagesse calme, souvent pénètre la fantaisie inquiétante. La lampe évoque alors un abîme de l'âme qui sommeille sous la physionomie innocente de la vie quotidienne, et on doit reconnaître son aspect *nocturne*. Car la lampe est le produit de la nuit et sa lumière s'accorde à la couleur *nocturne* du monde. Le narrateur du *Récif* écrit ;

Je crus bon d'attendre la nuit. Je n'en ai pas peur, j'en connais les chemins secrets, et il m'arrive d'y trouver des mots qu'on n'a jamais trouvés dans les discours violents de la lumière. Le soleil les écrase.

Mais non pas la douce clarté qui émane des lampes. Car les lampes seules s'accordent aux nécessités de la nuit. Elle leur est indispensable. C'est d'elles qu'elles sont issues. Sans la nuit il n'y aurait pas de lampes sur la terre. Si la nuit de son corps les enveloppe, ce sont elles qui sont humainement son âme. (pp.152-153)

Si la nuit la protège par son corps ténébreux, c'est la lampe qui est son âme. Ainsi commence l'envoûtement qui vous saisit et vous emmène à un espace inconnu où grouillent des promesses, des craintes, des aventures...

Maintenant devant nous s'élève fièrement la lampe de La Geneste que le narrateur d'*Hyacinthe* contemple chaque nuit par la fenêtre de La Commanderie où il séjourne pour y chercher la quiétude de l'âme. Et en étudiant la phénoménologie de cette lampe, nous avons affaire encore une fois au thème du "passé fictif"

Enchanté par la lampe de La Geneste, le narrateur commence à vivre une autre vie inconnue. En lui pénètre peu à peu l'être qui doit vivre tout comme lui la vie solitaire sous la flamme de la lampe. Surtout la solitude du plateau de Saint-Gabriel, qui s'entend entre ces deux châteaux, elle fait une fonction importante. Le narrateur et l'inconnu subirent en commun la même solitude, et cela les lie et établit entre eux une communauté — au moins le narrateur le croit. Un peu égocentrique — trait caractéristique des narrateurs de Bosco — le narrateur ne peut s'empêcher d'imaginer

l'inconnu vivant dans le même isolement. Cependant la personnalité de l'inconnu n'a pas de corps ni de physionomie ; seule son existence psychique, évoquée par la lumière persistante de la lampe, ne cesse d'obséder celle du narrateur.

Or, ce phénomène, c'est-à-dire le dédoublement d'une personnalité ou l'unification de deux personnalités, est assez fréquent chez Bosco. Citons quelques exemples :

Surac était là, en moi, où il me semblait me remplacer moi-même. Il y était plus moi que moi... (*L'Antiquaire* p.114)

Je me surprénais ainsi, à chaque moment, à ne plus penser par moi-même, mais par Surac... (ibid.p.147)

Je tremblais à l'idée qu'un de ces monstres se détachât du mur, qu'il prit corps et qu'il devint moi, mais avec son âme, l'âme redoutablement avide d'une Ombre, puis m'ayant chassé de moi-même qu'il se mit à vivre à ma place sous cette même lampe qui en avait créé l'existence éphémère et dont pourtant je n'osais pas, à cause des ténèbres, souffler la flamme pour la supprimer. (*Le Récif* p.110)

Ce qu'il faut accentuer ici, c'est que nous avons affaire au psychisme, non pas à la psychologie. Nous y voyons l'intrusion de l'être psychique d'autrui. Comme le narrateur de *L'Antiquaire* dit, son moi n'est plus le moi authentique. Mais il ne conserve pas moins la lucidité. Presque neutre il se laisse remplacer par son ami Surac avec désinvolture si intentionnelle qu'il nous semble qu'il est non seulement le jouet de l'autre, mais encore lui aussi il manipule l'âme de Surac avec une complaisance insidieuse. Jeu malicieux du psychisme. Toutefois ce jeu est dangereux, car sa propre personnalité ne tient alors qu'à un fil. Communauté maudite qui peut promettre la perte de chaque parti.

Retournons au cas du narrateur d'*Hyacinthe* ; la compagnie de la lampe l'aide à perdre de vue son identité et à vivre une autre vie non impossible. Il devient un habitant fatal de la sphère psychique que crée la demi-clarté de la flamme. Son destin est donc dans la main de la lampe de La Geneste qui conclut un pacte avec la nuit. Certes la lampe se procure derrière elle l'appui protecteur de la nuit. Les ténèbres la protègent contre la menace de la clarté et lui assurent l'exécution de la puissance ensorcelante. Cependant le rapport entre la nuit et la lampe ne demeure pas unilatéral, mais réciproque. Ainsi la nuit doit-elle à la lampe sa faculté de ténèbres. Si la lampe chasse les ténèbres, ce n'est qu'en apparence ; elle leur fortifie la densité et l'amplitude. C'est sous la lampe que le génie de la nuit commence à parler. Une fois devenue un élément de la nuit, elle agit cette fois-ci sur la nuit pour la faire devenir sa créature. De plus l'idée de la nuit s'assimile facilement à celle de la mort. La lampe de La Geneste, étant en état de correspondance avec la nuit, est le symbole de mort. La flamme qui brille à la fenêtre de La Geneste est le signal de Constantin, par lequel il cherche à montrer à Hyacinthe disparue son sentiment de l'attente, bien que le lecteur, avec le narrateur, doive faire beaucoup de détours avant de saisir cette signification.

En tout cas la lampe s'allume là dès premières ombres et l'envoûtement commence. A l'esprit du narrateur se déroule un paysage étrange :

Au milieu des vastes étendues dépouillées par l'oubli, luisait continuellement cette enfance merveilleuse qu'il me semblait jadis que j'avais inventée. Je revoyais le verger, les collines, le jardin du vieil homme et l'enfant Hyacinthe assise sagement sur le seuil de la cabane Noir-Asile. Et comme de tout mon passé, récent et lointain, cela seul survivait en moi, sans que j'eusse de ma vraie vie antérieure conservé la plus fugitive réminiscence, peut-être n'avais-je plus d'âme, mais je possédais enfin ma jeunesse.

Car c'était ma jeunesse, à moi, celle que je m'étais créée, et non pas cette jeunesse que m'avait imposée du dehors une enfance douloureusement subie. (pp.156-157)

Nous y voyons que l'inconnu se met à vivre de plus en plus physiologiquement dans l'être actuel du narrateur. En celui-ci tout ce qui était réel s'abolit de son *vrai* souvenir pour vivre le souvenir *fictif*, c'est-à-dire le passé vécu par le maître de La Geneste, Constantin Gloriot, héros-narrateur de *L'Ane Culotte*. Ainsi le narrateur subit-il l'âme d'autrui. Il va du dédoublement à la coexistence et de la coexistence à l'unification. Pourtant vu du côté du narrateur, il se plonge dans le psychisme d'autrui ; il donne son actualité comme récipient pour l'être du maître de La Geneste et reçoit cet être — être psychique et physiologique — comme récipient pour sa propre actualité. Donc se tient l'équilibre de leur dignité. Entre lui et l'autre arrive un compromis implicite. Mais même ce compromis, nous le verrons perdre peu à peu sa raison d'être, car en lui va s'élevant une angoisse étrange : crainte de perdre de vue son propre moi. Il dit :

Il y a en moi un visage que je ne reconnais pas. C'est le seul qui m'habite et c'est le mien. Il me trouble. Ai-je été cela?

Oui, j'ai été cela. Mais où? Quand? Sans doute sur les lieux et dans le temps de cette enfance dont le souvenir (qui parfois me semble perfide) apparaît derrière ce visage taciturne. Car lui aussi observe le silence. Il ne livre pas son secret. Mon autre moi-même m'habite discrètement. A-t-il donc oublié qui je suis? (p.159)

De nouveau pénètre dans le cœur l'inimitié inlassable, et la situation devient plus sérieuse ; une teinte de jalousie s'en mêle. De la confusion de son propre moi et de l'autre moi (mais lequel est celui-là?), comment peut-il édifier son identité?

Maintenant le monde habituel de ma conscience cédait à l'éruption de cette âme seconde qui ne m'était plus soumise. Déjà elle touchait à mon visage : et le feu qui brûlait mes joues trahissait la puissance de cette passion. En moi, j'étais tout à fait l'autre et Hyacinthe me disait :

— Je vous ai retrouvé sans doute...

Nos deux âmes étaient si mêlées qu'au moment où je m'énivrais de ce bonheur sauvage, je souffrais toutes les fureurs de la jalousie. Dans l'ombre de la chambre, j'avais le sentiment qu'un autre *grâce à moi*, venait de pénétrer. (p.177)

Déjà se dissipe la ligne de démarcation entre deux personnes. S'incarnant l'une dans l'autre, elles déroulent une lutte féroce psychique. Mais de qui est le moi que le narrateur garde — au moins il s'imagine garder — jusqu'ici? et de qui est l'autre moi qui vient de prétendre son authenticité dans l'être du narrateur?

Interrogation vaine mais horrible. Le fait est qu'une existence est moulée sur un autre et qu'un moi devient un autre.

Encore une fois nous constatons que ce qui joue le premier rôle dans ce phénomène mystérieux, c'est la lampe qui jouit de l'aspect *nocturne*. Comme nous avons déjà dit, la lampe de La Geneste est le symbole de nuit, c'est-à-dire le symbole de mort. Alors comment peut-on dire, avec Jean-Cléo Godin, sur la lampe de La Geneste que « L'image de la nuit, appelle celle de la lampe, symbole de mort<sup>(22)</sup> » ?

D'après Godin, deux lampes — celle du maître de La Geneste et celle du narrateur — « veillent sur les deux hommes, les protègent contre l'invasion de la nuit », car la « lampe oppose aux sortilèges la clarté du jour, elle conserve à la conscience diurne sa pleine vigilance », et elle oppose encore « sa présence à celle de la mort, comme l'éveil de l'âme à l'emprise de l'irrationnel et du maléfique ». Argument inconcevable. N'est-ce pas la lampe qui conclut avec la nuit un pacte complice? et n'est-ce pas la lampe qui couve la semence de l'irrationnel et du maléfique? De plus pourquoi le maître de La Geneste l'allume-t-il toute la nuit avec une persistance anormale? et pourquoi le narrateur se sent-il attiré vers cette lumière? Ne pourrait-on pas y reconnaître leur volonté de s'assimiler à la substance de la nuit et de faire parade de leur amitié avec le symbole de mort? Solitaires, eux se connaissent comme enfants de ténèbres et gardent jalousement les petites flammes qui sont toujours fidèles aux ténèbres. « Sans la nuit il n'y aurait pas de lampe sur la terre. Si la nuit de son corps les enveloppe, ce sont elles qui sont humainement son âme »

D'ailleurs à qui s'adresse la lumière de La Geneste? Justement à Hyacinthe, jeune fille dévouée à la sorcellerie de Cyprien qui, d'une complicité sacrilège avec le génie de la terre, lui a fait prendre l'attitude de la mort. Cependant pour Hyacinthe, être morte et jouer à être morte, n'est-ce pas la même chose? Nous entendons par la bouche d'Hyacinthe le propos suggestif :

Il y a tant de sommeil dans mon enfance. (p.173)

Même sans sortilège de Cyprien, Hyacinthe est prédestinée au sommeil, c'est-à dire à l'embryon de la mort. Personne ne reconnaîtrait en elle la physionomie de notre monde. Déjà dans *L'Ane Culotte*, nous avons vu en elle l'enfant sans vie. Constantin peint son portrait impassible :

Je l'évitais; mais quand, par hasard, je la rencontrais, soit dans un coin de la maison, soit au jardin, elle me regardait tranquillement. [...]. Cette modestie physique et morale faisait qu'on l'oubliait facilement. Elle devenait un objet ; objet mobile mais inexpressif qu'on remarquait à peine. (pp.81-82)

Cette jeune fille apparaît devant nous comme un objet inorganique ; sans âme ni sentiment, son être est une sorte d'absence. Elle est l'enfant de mort. C'est pourquoi Cyprien ne pouvait pas l'aimer et son plan de reconstruire le paradis terrestre devait subir la déroute. Cyprien, un être de vie ou bien un être épris de vie, il était sans force devant un être de mort.

Or, la lampe qui s'adresse à l'être de mort, comment peut-elle devenir le symbole de mort ? Seul le symbole de mort peut s'adresser à l'être de mort ? Comme de juste cette lampe vit, c'est vrai. Mais ce qu'elle vit, ce n'est pas la vie. Qu'est-ce l'autre chose que la mort qu'elle vit ? Quand même elle brille pour s'assurer de la légitimité de son être contre le menace du vide. Car aussi la mort en a peur ; elle a besoin d'une certaine présence qui est sujette à devenir son aliment. Ainsi pour l'être *nocturne*, il faut quelque élément *nocturne* grâce auquel il peut se procurer le stigmaté digne de lui. Dans *Hyacinthe* la lampe de La Geneste se présente comme cet élément bien favorable à ce but. Malgré les variations capricieuses de sa lumière, il règne là toujours la couleur monotone de la mort.

Ainsi la flamme de la lampe puise-t-elle la force évocatrice dans son propre élément *nocturne*, et elle est le représentant du feu *apprivoisé* du monde de Bosco.

Mais il y a une autre sorte de feu. Lisons d'abord une page de *L'Enfant et la Rivière* :

Jusqu'à ce jour, je ne connaissais pas le feu, le vrai feu, le feu de plein air. Je n'avais jamais vu que des feux apprivoisés, des feux captifs dans un fourneau, des feux obéissants, qui naissent d'une pauvre allumette, et auxquels on ne permet pas toutes les flammes. On les mesure, on les tue, on les ressuscite et, pour tout dire, on les avilit. Ils sont uniquement utiles. Et si l'on pouvait s'en passer, pour chauffer et cuire, on n'en verrait plus chez les hommes. Mais là, en plein vent, au milieu des roseaux et des saules, notre feu fut vraiment le feu, le vieux feu des camps primitifs. (pp.64-65)

Il s'agit du « vrai feu » : feu sauvage, feu primitif, feu indomptable. Ce feu est le fils orthodoxe du soleil et le génie essentiel de la terre. Il prétend son existence par la latence et la violence. Nous verrons ce feu communiquer avec la sensualité humaine sous la forme des éclairs et de l'incendie de montagne.

Or, dans la phénoménologie du feu *apprivoisé* nous avons vu l'aspect primitif des personnages de Bosco. Et en parlant du feu sauvage nous aurons affaire encore une fois et beaucoup plus essentiellement à cet aspect. En effet les personnages de Bosco, ce sont ceux qui se situent au milieu du monde chaotique plein de signes et s'y donnent avec une volupté et une lucidité pour y lire leur propre destin. Ils sont donc nécessairement hommes à pressentiments et nous allons voir se dérouler leur faculté de pressentir, faculté innée des gens primitifs, devant la phénoménologie du feu *sauvage*. Écoutons d'abord la déclaration fière de l'enfant Bosco :

En somme, rien ne doit rester inanimé. Ce qui est et qui est simplement, à l'ordinaire, doit manifester au moment voulu une étrange existence.

Il y a des signes pour la déceler. Il y a des gens pour lire ces signes.

Les miens, et ma mère surtout, y étaient attentifs et les lisaient. (*Un Oubli moins profond* p.308)

Que de gens de cette sorte rencontrons-nous dans l'œuvre de Bosco ! Par exemple Firmin de *Sanglier*, Balandran de *Malicroix*, Mathias de *L'Antiquaire*, Valérie et Mus d'*Un Rameau de la nuit* et Philomène et Méjemirande *Balesta* et de *Sabinus*... Hors de contestation ces gens sont privilégiés en jouissant de la faculté de lire les signes ; ils se sentent élus de leur destin. En tout cas ce privilège diabolique, comment et où le puisent-ils ? De nouveau nous sommes devant le thème familier de Bosco, thème de la terre. Ce que nous devons d'abord reconnaître, c'est qu'ils sont les enfants de la terre et qu'ils sont les possédés de la voix captivante de la terre. Baignant dans les miasmes de la terre et en étant pénétrés, ils obéissent docilement à cette voix, cela suffit. Quelquefois s'insinuent dans leur vie quotidienne les perturbations à peine perceptibles et leurs antennes travaillent tout de suite par le réflexe conditionnel. Rien ne leur échappe. Donc s'établit une relation sensuelle entre le monde et eux, et de cette relation naît la perspicacité particulière aux gens primitifs. Quelquefois cette perspicacité prend une tournure de la sagesse. Ainsi une fois obtenus cette perspicacité, ils peuvent connaître les linéaments et les physionomies du monde et deviennent initiés à la voix de la terre. Le narrateur des *Balesta* écrit :

Il en est des villes, dit-on, comme des hommes, dont les uns ont des nerfs, les autres, pas. Les unes donc, molles et lourdes, ne s'émeuvent guère. Les événements y sont rares et, quand il advient qu'ils se forment, la masse les englue. C'est à peine si le sol ondule.

D'autres, par contre, ont des nerfs extrêmement fins, à fleur de peau. Il n'est souffle qui ne les éveille, si subtil soit-il. Le moindre effleur provoque partout dans leur corps des frémissements. Elles ont le cœur toujours en émoi, l'imagination en effervescence, la pensée aux aguets. La curiosité y agite les têtes les plus raisonnables. Rien n'y arrive, rien n'en sort, rien ne s'y produit qui ne soit aussitôt perçu, transmis, commenté, défini, jugé et ainsi passionnément vécu. Personne n'y reste à l'écart de l'événement le plus ordinaire. Mais y en a-t-il un seul qui le soit ? Un soupir, et voilà qu'on prédit la tempête. Un silence, et partout filtre, s'épand l'inquiétude la plus vague. Elle évoque des images dont l'imprécision favorise les plus extravagantes fantaisies. On ne se prive pas d'inventer des prodiges. Il n'est rien de clair qui soit clair, ni rien de sombre qui soit assez sombre. Ce qu'on voit n'est jamais qu'un trompe-l'œil, et ce qui arrive, un présage de la catastrophe imminente. Mais qu'y faire ? peut-on arrêter un mauvais destin ?... Même aux moments de calme plat, alors que tout paraît sommeiller dans la villa, il y règne un esprit d'attente qu'exalte singulièrement cette absence d'événements inexplicable. Tout est prédisposé au drame. (pp.98-99)

Voilà une masse dont les nerfs s'ouvrent au monde afin d'y capter les frémissements subtils mais chargés de quelque signification pour elle. Nous pourrions lire dans cette narration ce que c'est que les sens primitifs. Ou une personne ou une masse, elle s'adonne au cœur du monde et s'y unifie sensuellement. C'est qu'elle prête ses sens à

l'intérieur d'elle-même, de même temps qu'elle s'efforce de saisir les signaux du dehors. Elle possède fatalement corps et âme chargés d'images du monde où grouillent hommes, bêtes, anges, dieux ou bien monstres. Alors c'est dans son organisme à elle que le monde se déploie et respire. Une traînée de pressentiments évoque nécessairement celle d'événements, car avec les gens qui « ont des nerfs extrêmement fins, à fleur de peau », avoir des pressentiments, c'est déjà d'assister à des événements. Comme dit le narrateur des *Balesta*, « l'inguiétude la plus vague » causée par un simple silence « évoque les images dont l'imprécision favorise les plus extravagantes fantaisies ». Les gens vivent donc ces images et leur impatience ne cesse de les inciter à la violence. Chez eux pourtant il n'y a pas moins la sagesse. Mais malgré la sagesse, ou plutôt à cause d'elle, ils ont des nerfs qui se dressent à l'occasion et s'acharnent à travers les images fugitives et fulgurantes au noyau du monde chaotique, et d'autre part le monde se crée, semble-t-il, à l'image d'eux-mêmes.

De plus chez eux se fait une étrange habitude : *attendre*. Comme Sidonie du *Jardin d'Hyacinthe*,<sup>(23)</sup> ils attendent toujours quelque chose d'anonyme. Mais l'important est que pour eux *attendre quelque chose* signifie *participer au drame* que provoque ce *quelque chose*. Ainsi continue le narrateur des *Balesta* :

Encore inconnu, il se forme quelque part, en secret. Alors, quoi d'étonnant qu'on grossisse le murmure le plus faible et qu'on lui trouve un sens en accord avec cette attente dramatique? ...Ainsi se crée un champ magnétique propice à la propagation instantanée des nouvelles les plus incroyables et une floraison de la crédulité qui étonnerait le bon sens, s'il en restait encore un grain dans une tête, à ce moment-là. On ne sait rien, mais on répète. La ville n'a plus de pensée, mais des échos. Le bruit court...Il n'est rien de tel pour courir, troubler, disparaître, en laissant un sillage électrique d'espoirs, de craintes, de désirs, de désillusions et d'absurdes commentaires...La raison ne raisonne plus. Elle n'a plus prise sur rien. Le sentiment triomphe et règne sur toute la ville. Elle n'est plus sensée ; elle est sensible... (p.99)

D'ailleurs le cadre de l'œuvre de Bosco n'est-il pas le lieu le plus favorable à cette attitude ? Car « un village provençal est avant tout un groupement humain fait pour attendre. Aussi on y attend toujours quelqu'un ou quelque chose. » Pour ce groupement dont l'antenne ne cesse de travailler, *attendre* est la seule action possible et il exprime par cela une volonté irréductible de s'assimiler au monde. Il n'a plus besoin de chercher un présage quelconque dans l'extérieur ; il n'a qu'à descendre en lui-même. Le narrateur d'*Hyacinthe* murmure donc devant la tempête : « Etais-je encore un homme ou une parcelle de l'orage ? Une âme ou la tempête ? »

Or devant nous se dresse l'orage et il accompagne le feu du ciel qui symbolise la latence et la violence du monde de Bosco. Donc en cette occasion imaginons la psychologie d'un groupement humain du cadre de l'œuvre de Bosco.

Trouvons-nous maintenant au cœur de l'été de la Provence. « Chaque matin, il se lève, à l'est, au delà de l'Escal, une matinée calme qui s'ouvre lentement jusqu'aux douze coups de midi, pour redescendre avec une égale lenteur vers une soirée pure et



longue<sup>(24)</sup> » où les gens s'attardent dehors en regardant le ciel étoilé. Quelquefois le vent apporte l'odeur lointaine de la Méditerranée, tandis que sur les flancs des Alpes on voit se lever des fumées de bergers en tranhumance, par lesquelles on se rassure sur la vie d'en-haut. Cependant dans la basse-terre l'eau se fait rare. Les plantes deviennent cassantes et rêches. Sous le feuillage épais, immobiles, les reptiles se lovent en émanant l'odeur enivrant. Peu à peu on se plonge dans une taciturnité opiniâtre. L'impatience s'accumule. Partout des ondes de feu invisible. Même les raisonnables et les prudents sont à leur fantaisie sous les effets de la chaleur torride, car il y a sans aucun doute une concordance entre la chaleur solaire et les troubles mentaux ; on est à deux pas du délire. Ainsi un matin on voit changer le temps ; deux ou trois nuages roussâtres flottent au-dessus des Alpes, nuages de mauvais augure dont la couleur devient de plus en plus foncée, dont le nombre et le volume augmentent si rapidement qu'à cet après-midi le ciel est complètement couvert. L'air est lourd. Toujours et partout silence. Mais un autre trouble s'élève dans le cœur ; l'impatience, qui aspirait à n'importe quoi d'éclatant, se change en crainte. On reconnaît que la masse de nuées est chargée d'orage. La journée est morne. On retient son haleine. De nuit la lumière moins franche s'embue d'une façon obsène ; elle étouffe sous les ténèbres volumineuses. L'électricité entasse son énergie en l'air. On la sent sur la peau qui devient anormalement nerveuse. Cependant le feu n'éclate pas facilement quoiqu'il soit là, chargé d'éclats. Des jours et des nuits passent. Rien n'arrive. Tout est en suspens. On se renferme dans une immobilité étrange comme le fait le narrateur du *Mas Théotime* quand il doit cohabiter avec le meurtrier. L'orage en suspens déchire les nerfs. En ce moment-là couve une nouvelle psychologie ; la crainte se rechange en impatience. De nouveau on aspire à ce que le feu éclate le plus tôt possible. Cette fois-ci on n'hésiterait plus à s'exposer à tous les risques pour évoquer n'importe quel déchaînement. On veut en finir coûte que coûte, car sans risquer le tout pour le tout, la crainte l'importerait de nouveau sur l'impulsion. Déjà partout où l'on se trouve, une puissance magnétique fait frissonner l'air. L'orage est imminent, tandis que sur la terre rien que le silence insolite. Tous s'y tiennent sur leurs gardes... Enfin l'orage survient. Il tonne, il fait des éclairs. Flamme éblouissante et pluie diluvienne. Libéré de l'attente angoissante, on se donne à la violence du monde... Aussi le narrateur d'*Un Rameau de la nuit* raconte :

Orage muet, orage maintenant descendu tout entier dans l'épaisseur des arbres et la prêt à jaillir d'un seul éclair pour enflammer le bois et incendier toute la montagne délirante de feux cachés...Moi-même de tels feux j'alimentais mon propre délire. (pp.289-290)

Avec Bosco nous avons affaire encore une fois à la correspondance voluptueuse entre l'homme et le monde. Sur ce, Bosco même écrit laconiquement à Jean Lambert, auteur d'*Un Voyageur des deux mondes* :

Nous avons en nous — nous sommes même — une image réduite, mais exacte, du monde — dont Dieu est l'âme. Il est donc partout — et il est cependant hors de tout.

Il faut le chercher en soi pour l'atteindre. L'ayant atteint, on en a la seule connaissance qu'il soit possible d'en avoir — mais elle est directement incommunicable. (p.196)

Rien à ajouter à ce mot de Bosco qui possède l'instinct du primitif. Et c'est au cours de l'incendie de montagne — expression typique du feu sauvage — que cet instinct se déroule fièrement. Dans *Sabinus* nous pouvons voir cet incendie sournois mais terrible qui se munit du caractère particulier au monde de Bosco.

Ici nous accompagnerons Philomène, maîtresse héroïque des Balesta, qui est sur le chemin de retour des Alpes en dirigeant la transhumance en dépit de sa vieillesse. Ayant dépassé Le Cast, petit hameau qui lui sert de halte, le troupeau s'engage à une pinède. C'est à l'aube du 15 septembre. Depuis midi la chaleur est torride et étouffante et l'atmosphère irrespirable. Partout un silence, mais silence plein de viox inaccessibles au vulgaire. Et la nuit tombe :

La nuit tomba. A huit heures, on n'y voyait plus. Le ciel conservait sa buée diurne, et ce n'était pas temps de lune.

Le bois s'était resserré plus étroitement. Il semblait avoir rétréci la clairière.

Le silence, qui venait de loin, s'était rapproché du refuge, et il était là tout entier. Il bouclait le campement sombre, où une faible agitation tenait les bêtes éveillées. Car le sommeil, malgré la fatigue et la nuit, n'arrivait pas à les entraîner au repos. A peine assoupies, mais encore sensibles à la vie nocturne, elles sortaient, à tous moments, de leurs pauvres songes de bêtes, pour se plaindre, et ces plaintes semblaient à Arnaviel de modestes reproches...

Les chiens se taisaient.

Les gens ne dormaient pas plus que les bêtes. Sans doute, pour se rassurer, attribuaient-ils l'insomnie à la chaleur. C'était une raison plausible, laquelle ils ne croyaient pas. Car, sans oser se le dire, ils avaient une crainte, et faisaient de leur mieux pour lutter contre le sommeil. (*Sabinus* : pp.200-201 )

Invisible et anonyme, mais se dresse déjà quelque chose d'anormal. Un certain envoûtement se forme dans le cœur. Phénomène à la Bosco. Le drame commence toujours par le symptôme subtil, et pour le capter on a besoin de posséder les sens du primitif ; par exemple à peine feuilletons-nous *Le Sanglier* que nous trouvons devant une crainte vague et difficile à balayer dont est harcelé le narrateur. Forcément il se mêle déjà au noyau du drame sans savoir de quel drame il s'agit. Il voit dans l'attitude taciturne de Firmin une nuance ineffable. Un malaise le surprend ; il est sous la paralysie. Il écrit :

Quand on parlait avec Firmin, on avait l'impression de s'adresser moins à un homme qu'à une arrière-pensée.

C'est pourquoi, devant son accueil réservé, ce soir-là, je n'aurais pas dû m'étonner, car je le retrouvais, du moins en apparence, tel que je l'avais laissé les années précédentes. Cependant un trait me surprit. (p.10)

Pour les sens du primitif, *un trait* suffit. Cela lui dit assez. Il se surprend en plein milieu du drame...

Or, retournons à la troupe de Philomène. Dans le campement de transhumance, l'habitude veut qu'on chante de nuit en s'accompagnant de la clarinette de buis. Mais cette nuit, contraire aux mœurs traditionnelles de berger, aucune mélodie ne monte de la troupe. Personne n'est d'humeur à chanter ni à parler de choses et d'autres. Une prémonition ne le permet pas. Une crainte innommable pèse de plus en plus, bien qu'aucune forme ne se découpe encore. Rien que silence. La minuscule flamme de la lampe à huile suspendue près de Philomène à la branche d'un pin, c'est le seul signe de vie visible. Tout se tait dans les ténèbres de montagne. Même Arnaviel, digne berger, dont la voix vous inspire toujours confiance, garde opiniâtrement le silence. Travaillé de crainte lui aussi. Tout se met en guet-apens, comme la bête féroce qui garde le calme impeccable avant de se ruer sur son ennemi. On sait bien qu'on est entraîné à deux doigts d'une certaine catastrophe. Du dialogue banal entre Philomène et Arnaviel se découpe une inquiétude peu à peu grandissante :

— Le temps est bien beau.

— Oui, c'est ça, il est beau. (p.195)

Trop beau pour qu'ils trouvent facilement le sommeil. Le calme anormal leur suggère un mauvais augure, de même que la mer trop tranquille est, pour les marins, l'objet de l'inquiétude. Chez eux nous pouvons reconnaître le type honorable du primitif qui a l'habitude de prendre le monde sous l'aspect *nocturne*.

Comme nous avons remarqué souvent, le monde de Bosco est plein d'hommes à pressentiments. La faculté de pressentir est l'apanage du primitif. Homme primitif, il est attentif à n'importe quoi d'étrange. Surtout son attention se porte à ce qui est invisible ou bien à ce qui n'est pas. Il passe sa journée sur ses nerfs, donc rien ne lui échappe. Il voit l'invisible et saisit l'insaisissable. Et cette inclination pour ce qui est invisible et ce qui n'est pas l'incite au monde *nocturne*. Il y vit. Cependant non seulement il respire dans la *nuit*, mais aussi il crée la *nuit* en plein jour et demeure en face du soleil avec la conscience *nocturne*. Cet état de vivre, c'est vraiment celui de l'enfant Bosco et de personnes qui se trouvaient dans son enfance. Une page d'*Un Oubli moins profond* raconte :

Je rêvais, la nuit, comme tout le monde, un peu plus, un peu moins. Rien que de naturel. Et le jour, d'une autre façon, je rêvais aussi, les yeux grands ouverts... (p.274)

Et de sa mère :

Elle avait, en effet, un souci évident des choses de la terre. Mais son don de voir ce qu'on ne voit pas, ses communications avec les âmes (qu'elle reniait tant elle avait peur) et je ne sais quoi d'ascendant dans ses mouvements de sa passion, dans le souffle de pensée, dans sa phrase, m'ont toujours fait croire que sa vocation naturelle, hélas ! toujours heurtée, ne la portait pas vers les actes vulgaires. (p.21)

Et ensuite :

Elle avait un penchant (qu'elle n'ait d'ailleurs) à voir dans tout ce que le monde voit banalement, ce que n'y voit personne. Et je la comprends. Je tiens d'elle. (pp.47-48)

Et aussi de l'enfant d'une des personnes aux professions bizarres qui habitaient alors dans son quartier :

Pensif, il l'était cependant, et sur ce visage de vieux, cela se voyait. Mais sa pensée vivait ailleurs et air disait qu'elle le hantait douloureusement. Il devait souffrir.

Tout enfant que j'étais, je le comprenais assez bien, mais justement sans doute parce que j'étais encore un enfant — et qu'il était laid, je n'éprouvais pour lui aucune compassion. Soyons franc, et ne nous faisons pas meilleur que nous ne sommes...D'ailleurs, pourquoi ne pas l'avouer, cet enfant affreux m'inspirait une mystérieuse répugnance. Aors, n'en voyais pas la raison, mais un instinct — sans doute un instinct de défense — me mettait en garde contre ce qu'il offrait d'anormal.

Toutefois, il en émanait, comme de son père, cet attrait étrange, cette maléfique vertu qui s'exhale des monstres.

Or, ce n'était qu'un petit monstre, il est vrai, mais un monstre plein de silence. (p.86)

Voilà les personnes qui s'incarneront plus tard en personnages de ses œuvres romanesques. Une des caractéristiques de ces personnes est qu'elles possèdent la capacité visionnaire. Pour reconnaître ce qui n'est pas de ce monde-ci, c'est-à-dire ce qui a l'attribut du mystère, on doit être sur un pied d'égalité avec l'objet de son attention. Autrement dit, on doit être fantomatique et monstrueux pour saisir ce qui l'est. Un proverbe dit : « Les loups ne se mangent pas entre eux ». Comme nous avons parlé dans le chapitre I, beaucoup de personnages de Bosco jouissent d'une fonction d'apparaître et de disparaître par enchantement, et leurs traits restent ambigus ou invisibles dans l'ombre du monde *nocturne*. Par cette fonction ils peuvent être hommes à pressentiments. Citons encore une fois sa lettre à Jean Lambert :

Incapable d'ascèse — je n'ai pas nature de saint — je suis doué de *thambos*, tout simplement. C'est là un don de primitif, peut-être, mais je ne m'en plains pas. Il conduit, ce *thambos*, naturellement au symbole. Nous vivons au milieu de signes...Hé bien, ce sens (devenu rare) du *thambos*, j'éprouve Dieu. (p.196) (Souligné dans le texte)

Or, se développe ce *thambos* dans la troupe de Philomène. A la fin tout le monde se résigne au sommeil par fatigue, même Philomène, même Arnaviel, tout en sachant qu'une affaire horrible commence à se former quelque part. Leur sommeil, ce n'est rien moins que celui de bête, c'est-à-dire celui de primitif. Jamais leurs sens ne dorment. Ils se doutent tôt de « l'odeur résineuse des bois immobiles et menaçants ». D'abord Arnaviel, ce berger inné, se réveillera :

Ce fut Arnaviel qui se réveilla le premier.

Et sursaut !

Il s'en étonna. Ce n'était pas son habitude...

Il essaya d'y voir. Mais la lampe s'était éteinte, et il faisait un noir à couper à la hache.

Arnaviel se souleva sur sa couverture et tendit la main.

Elle rencontra un museau au poil rude. C'était Clarimond, le chien le plus vieux du troupeau, le meilleur aussi.

Arnaviel lui dit, en le caressant :

— Je parie que c'est toi qui m'as réveillé, Clarimond.

Et aussitôt il respira une odeur de fumée...

— Rien ne brûle pourtant, ici, il me semble...

Rien ne brûlait.

Cette odeur ce n'était, du reste, qu'une émanation. A peine un soupir exhalé d'un feu invisible, très loin du plateau. On pouvait penser raisonnablement qu'il était monté, par hasard, de la vallée.

Dans le bois et autour régnait la paix. persistait le silence.

Le corps de la terre dormait. Il jouissait de sa propre chaleur.

Parfois d'un pin sec tombait une pigne. C'était le seul bruit qui troublât la pinède, à travers laquelle maintenant l'odeur de fumée errait près du sol. Elle le frôlait mais, trop faible encore, ne dépassait pas la clairière. Elle l'avait abordée si sournoisement qu'on ne savait pas d'où elle sortait, ni quel souffle, l'air restant immobile, l'avait élevée si haut en si peu de temps jusqu'au bois de Lumare. Simple odeur, il est vrai, mais qui inquiétait Arnaviel. (*Sabinus* pp.202-203)

Ce n'est qu'une simple odeur. Rien plus que cela. Le monstre, incendie de montagne, ne dresse pas encore le visage. Il règne la latence en question. Aussi dans *L'Antiquaire*, nous pouvons lire le même phénomène :

Une fumée, issue plus haut d'une pinède, planait, immobile. L'air du pin brûlé descendait dans le chemin creux, et il en naissait le soupçon d'un incendie, encore couvert sous les ramilles desséchées des bois, et qui couvait. Je l'imaginai s'échauffant, en secret, au-dessous de ce tapis chaud et résineux, et s'étendant, sournois, entre les racines des arbres, jusqu'à la nuit. (p.149)

Là, il y a ambiguïté et sournoiserie inhérentes au monde de Bosco. Mais ce qu'il faut considérer, c'est que chez Bosco la latence entraîne derrière elle la violence et que celle-là ne se résigne pas à rendre service comme prélude à celle-ci ; la latence possède elle aussi l'indépendance, de même temps toutes les deux se suppléent mutuellement. L'une communique son génie à celui de l'autre pour jouir de la complicité insidieuse.

Quant à l'homme qui fait y face, lui aussi, comme nous avons répété, est de taille à rivaliser de stratégie avec le monstre si bien que entre eux il y a, paraît-il, un contrat taciturne. Alors suivons l'évolution de l'incendie et nous verrons assez clairement son caractère horrible :

L'odeur se précisait, devenait plus épaisse, plus résineuse, et un premier fil de fumée monta du ravin. Il suivait l'odeur...

Pourtant le bas-fond était noir. Le feu couvait-il là-dedans, sous les broussailles? ...

— Non, pensait Arnaviel, la fumée arrive d'ailleurs, à peu près du Sud, si je m'y retrouve... Qui aurait allumé un feu dans ce trou où ne vient personne? ...

En effet. Pas même un chasseur.

Arnaviel pensait.

Il pensait au feu, au troupeau, au bois, au chemin, à l'obscurité... Un feu, cela est toujours redoutable, quel que soit le point où il brûle, même très loin de vous. Il court vite... Il serait donc sage d'éveiller les gens, de plier bagage, de reprendre la route... Mais il était minuit à peine, et on n'y voyait rien à deux pas devant soi... Jamais les bêtes ne voudraient marcher... L'ombre leur fait peur...

La fumée arriva de nouveau et, cette fois, si lourde, si chargée d'incendie qu'Arnaviel en fut effrayé. (p.204)

Peu à peu l'affaire devient saisissable ; le monstre va montrer le visage dont le contour reste encore équivoque. Le feu rampe malicieusement. Latence se fait bientôt violence. Enfin le monstre éclate :

Et brusquement la terrible affaire se dévoile.

Un intense nuage de fumée s'élevait du creux [...]. Les sèves brulaient... Soudain, sur un coup de vent inattendu de l'Est, le ravin flambe.

D'une seule flamme !

D'un bout à l'autre elle courut et jaillit verticalement. [...] La flamme s'élança d'un bond et déchira un énorme pan de ténèbres. (pp.207-209)

Bien entendu, plus la durée de la latence est longue et plus l'impatience se condense, plus l'éclat du catastrophe devient formidable. L'incendie développe orgueilleusement le génie dévastateur en ensorcelant les êtres et les emporte au cœur de son tourbillon. De plus il semble que le monstre choisisse les êtres dignes de sa férocité ; il arrive le moment où l'attaque bat son plein et le portrait d'une amazone Philomène se découpe net. Nous n'avons qu'à la regarder avec admiration. En tout cas, pour ce qui concerne la latence et la violence, il y a une phrase suggestive où Bosco parle de son propre penchant :

Les orages, enfant, me faisaient peur. Pourtant je restais dehors devant la maison jusqu'au premier coup de tonnerre. Le visage en l'air, bouche bée, j'éprouvais alors une merveilleuse ivresse à attendre. (*Le Chemin de Monclar*. p.46)

C'est une attitude voluptueuse envers le phénomène naturel ; elle deviendra plus tard le trait dominant de ses personnages.

Or quant à cet incendie de montagne de *Sabinus*, il nous reste à parler d'un problème important qui concerne l'essence du monde de Bosco. D'abord lisons ce qu'écrit Jean-Cléo Godin sur cet incendie :

Dans *Sabinus* l'incendie dans les ravins où Phiomène va se trouver prisonnière avec ses toupeaux, présage le drame terrible [...].<sup>(25)</sup>

« Le drame terrible » est celui qu'évoque Ameline, mystérieuse et diabolique ennemie des Balesta. Et faisons attention au verbe *présager* employé par Godin. Selon lui, cet incendie n'est qu'une prélude au drame d'Ameline. Autrement dit c'est que l'incendie a seulement le rôle secondaire. Entre ces deux phénomènes il n'y a aucune égalité. Mais une des caractéristiques du monde de Bosco consiste en indépendance de tous les éléments, nous l'avons souvent accentué. Les éléments humains et éléments non-humains, ils jouissent de l'égalité parfaite tout en étant en correspondance entre eux. Et comment peuvent-ils se correspondre les uns aux autres, sans jouir d'une indépendance mutuelle ? En effet cet incendie *présage* le drame d'Ameline, mais aussi l'ombre de celui-ci *provoque* celui-là.

Par exemple chez François Mauriac, au contraire, le drame humain met celui non-humain sous son joug. Rappelons-nous la scène célèbre de *Thérèse Desqueyroux* où l'héroïne verse le poison dans le verre de son mari. C'est le jour étouffant où la pinède brûle dans le faubourg de Bordeaux. Plus tard sur la terrasse du Café de la Paix, nous saisisserons quelques morceaux du dialogue qui aura lieu entre Thérèse et son mari Bernard :

— "Un homme comme vous, Bernard, connaît toujours toutes les raisons de ses actes, n'est-ce pas ?

— Sûrement...sans doute...Du moins il me semble.

— Moi, j'aurais tant voulu que rien ne vous demeurât caché.

[...] Mais toutes les raisons que j'aurais pu vous donner [...], à peine les eussé-je énoncées, elles m'auraient paru menteuses...

Bernard s'impatienta :

Enfin, il y a eu tout de même un jour où vous êtes décidée...où vous avez fait le geste ?

— Oui, le jour du grand incendie du Mano.

(Grasset. pp.182-183)

Dans ce cas, l'incendie travaille la subconscience de l'héroïne et provoque l'acte criminel. Bref, le drame non-humain est à la solde de celui humain. Si chez Mauriac le climat des Landes s'acquitte du rôle important, ce n'est que le rôle secondaire. Nous pouvons donc nous persuader la particularité du monde de Bosco.

## Conclusion

L'espace littéraire d'Henri Bosco est composé, comme nous avons vu dans ce pauvre essai, d'une variété de choses humaines et non-humaines qui respirent au même niveau organique l'air du monde chaotique. Mais dans cette variété il y a toujours l'unanimité et ces deux se mêlent, s'assimilent et se complètent pour établir l'unique royaume phénoméologique.

Donc nous venons d'étudier ce royaume à travers deux des quatre éléments, mais nos efforts ont éclairé seulement une petite face de la littérature de Bosco ; elle exige encore les recherches des autres thèmes, par exemple celui de la maison et de la lignée. Car à partir du *Mas Théotime* à son œuvre s'ajoute définitivement ce thème qui flottait déjà dans *Le Jardin d'Hyacinthe* et dominera son espace littéraire jusqu'à la fin, c'est-à-dire à *Une Ombre* (1976), roman pasthume et malheureusement inachevé.

D'ailleurs depuis Jean-Cléo Godin le courant principal des recherches sur l'œuvre de Bosco consiste dans la méthode thématique, et cela est non sans raison. Parce que son œuvre propose bien des sujets favorables à cette méthode et elle nous donne pas mal de fruits. En effet par là nous pourrions pénétrer dans le secret de son monde et réussir à nous initier au mystère de sa substance. Alors devant nous se découperait le portrait d'un poète qui se baigne dans la lumière-ombre du monde primitif.

Pourtant si, par la critique thématique, nous pouvons reconnaître le poète Bosco, n'y a-t-il pas le danger de perdre de vue le romancier Bosco ? De même que beaucoup d'écrivains européens Bosco ayant commencé sa carrière littéraire par la poésie (dans un sens étroit), il est tout de même écrivain romancier qui possède le solide esprit prosaïque. De plus ses œuvres romanesques présentent assez d'intérêts au point de vue de la construction du roman. Par exemple il est très habile à composer le roman riche en trames bien compliquées et nous pouvons jouir du plaisir à lire la narration pleine de surprises. Donc en lui il y a certainement un Alain-Fournier ou un André Dhôtel ; en un mot il est aussi un écrivain du roman d'aventure. Mais naturellement ce n'est qu'un des côtés du romancier Bosco. C'est pourquoi pour mieux éclaircir son monde, parallèlement aux études thématiques il nous faut d'abord le regarder en perspective et ensuite étudier chacune de ses œuvres comme un roman construit par un écrivain conscient de l'esprit prosaïque. Alors nous pourrions découper le portrait du poète-romancier d'Henri Bosco.

Fin

## Notes

- (1) Parmi les œuvres romanesques de Bosco, *Antonin*, *Mon Compagnon de songes* et *Tante Maritime* sont demi-autobiographiques, et les personnages de ces récits sont souvent identiques à ceux des trois *Souvenirs* : *Un Oubli moins profond*, *Le Chemin de Monclar* et *Les Jardins des Trinitaires* et à ceux des récits pour la jeunesse : *Le Renard dans l'île*, *L'Enfant et la Rivière*, *Barboche*, *Bargabot* et *Le Chien Barboche*.

D'ailleurs sur l'Avignon de son enfance, il écrit dans *Un Oubli moins profond* comme suit :

C'était alors une petite ville. Elle avait un charme. J'y étais insensible. Ce je ne l'ai senti (mais en souvenir seulement) que longtemps après, quand déjà il s'était perdu.  
(p.244)

- (2) Oeuvres complètes (Coll. Pleiade) p.1266

- (3) Pour bien comprendre les deux aspects contrastés de la Provence, comparez un passage



du *Récif* avec celui de *Malicroix* :

Volontiers je fais les honneurs de mon pays [= la Provence]. J'y connais des sites qui apaisent l'âme. Quand je la sens troublée par un de ces nuages qui errent en moi aux confins du jour et de la nuit, je pars vers ces lieux familiers qui sont favorables à la paix du cœur.

*Le Récif* (Gallimard) p.30

[...] Ainsi se forment lentement, chez ces êtres [= les habitants de la Camargue] qui vivent seuls, à longueur de journées, de mois, de saisons et d'années méditatives, le goût et le besoin de la vision, la secrète passion des figures surnaturelles [...]. Les vieux cultes ne sont qu'assoupis sous cette terre. Il suffit quelquefois d'un rien les éveiller inopinément.

*Malicroix*

Et puis Jean Lamabert écrit dans son essai sur l'œuvre de Bosco :

Au-dessus de la Provence terrestre qu'il décrit, avec ses montagnes, ses eaux, avec ses personnages et bêtes, doublant ce pays réel, plane une Provence de l'âme.

*Un Voyageur des deux mondes* p.170

(4) Sur Frédéric Mistral, Bosco écrit avec la sympathie de compatriote :

Or, cela [= ce que la campagne est sacrée] Frédéric Mistral l'a compris. Bien mieux, il en a eu le sentiment intense. Mistral vers lequel [...] j'achèverai ce bref voyage. Car il fut à la fois l'Homère et le Virgile dans ma propre langue natale. J'y ai retrouvé les dieux et les fées, les temples, les bois, les champs, et les hommes, tels que ceux de ma race ont su les célébrer depuis des millénaires. [...]. C'est une Provence chrétienne qui se propose dans son œuvre. [...] Rien n'est refusé d'un noble héritage.

*Le Jardin des Trinitaire* p.184

(5) Jean-Cléo Godin écrit :

C'est aux bords de la Durance qu'il [= Bosco] découvrit pour la première fois les sorti-lèges des eaux. Dès le premier contact, une impression d'effroi l'avait saisi, impression qu'une plus longue fréquentation des rives ne devait pas modifier.

*Henri Bosco, une poésie du mystère* p.46

(6) Nous avons l'histoire des ancêtres de Joachim Balesta dans *Les Balesta* et *Sabinus* où nous trouvons les portraits héroïques et étranges de Philomène et de Sabinus. Et ces trois romans forment une série de trilogie.

(7) Quant aux présences humaines, elles sont pour la plupart serviteurs ou servantes et quelquefois bergers et mazetiers. L'existence de ces comparses attribuée au monde de Bosco un grand facteur mystérieux. Par exemple feuilletons quelques livres :

Un mur, cette vieille : l'oreille aux aguets, la bouche cousue, l'air absent, et pas même un soupir à en tirer [...].

*L'Antiquaire* p.331

Absent et présent, imposé et inévitable. Même son vide était massif et en quelque sorte corporel. Je répétais son nom ; Dromiols, un nom rocailleux, retentissant. Qu'était — et

*qui était* — Dromiols. La seconde question : ce *qui*, me troublait beaucoup... Intelligent et vaniteux éloquent et calculateur, volontaire, cela se lisait sur la peau. Mais quel visage ! Ce bloc osseux et inexpressif, c'était plus.

*Malicroix* p.164 (Souligné dans le texte)

Son [= de Valérie, servante sourde-muette] effacement était tel qu'oubliant sa présence, je m'abandonnais à moi-même [...]. Je me comportais souvent devant elle comme si tout à coup elle eût été inexistante. Cependant, je le sus plus tard, elle était là, elle voyait.

*Un Rameau de la nuit* p.192

Et sur ce point Jean Lambert écrit :

Comme l'attente est fonction essentielle des héros-narrateurs, l'arrière-pensée est le luxe particulier de ces serviteurs-maîtres.

*op. cit.*, p.92

(8) Cet inconnu, c'est le héros de *L'Ane Culotte*, Constantin Gloriot qui, après la disparition de son amie d'enfance Hyacinthe, habitait dans une maison nommée La Geneste et en face de laquelle il y avait la maison du narrateur. Chaque nuit Constantin allumait la lampe dans l'espoir d'annoncer à Hyacinthe sa présence. Et le narrateur, lui aussi, allumait sa lampe. Donc entre ces deux lampes qui se faisaient face l'une à l'autre, le plateau de Saint-Gabriel devint un champ magnétique, car par chaque lampe naquit le sentiment de surveillance entre tous les deux. Et commença le phénomène psychique. Pour plus minutieux détails, voir *L'Ane Culotte* et *Hyacinthe*.

Or dans un beau livre *La Flamme d'une chandelle* dédié à Bosco Gaston Bachelard parle de ces pages. Voir ce livre pp.100-105

(9) *Un Oubli moins profond* p.53

(10) *Le Jardin des Trinitaires* p.34

(11) Cf. Contempler l'esu, c'est s'écouler, c'est se dissoudre, c'est mourir.

Bachelard. *op. cit.*, p.66

(12) Jean Lambert écrit :

Les privilégiés n'y [= dans un autre monde] pénétrèrent que par le moyen du sommeil, des évanouissements ou de la maladie.

*op. cit.*, p.133

(13) Cf. L'eau seule peut dormir, en gardant la beauté ; l'eau seule peut mourir [...].

Bachelard : *op. cit.*, p.92

[...] pour certaines âmes, l'eau tient vraiment la mort dans sa substance.

*ibid.* p.122

L'eau calme et solitaire est la mère des rêves.

*L'Antiquaire* p.137

L'eau est ainsi une invitation à une mort [...]

Bachelard : *op. cit.*, p.77

(14) Tante Maritime ≪ n'était pas une tante, mais une cousine lointaine qui s'était élevée au rang de tante ≫. Femme campagnarde, elle baignait le monde de l'enfant Bosco avec la tendresse, la sagesse et la clairvoyance. D'ailleurs elle était aussi un personnage important de son œuvre ; Bosco a parlé d'elle dans les récits demi-autobiographiques,

les *Souvenirs* et les contes pour la jeunesse. Pour bien comprendre son influence sur l'âme de Bosco, lisons la citation suivante : *Un Oubli moins profond* p.229

[...] Nés tous deux [= Tante Maritime et Bosco] d'un même sang, nous portions en nous, elle et moi, en dépit de nos âges, le monde de la même enfance.

*Tante Maritime* p.185

Et pour en savoir plus long le portrait charmant de cette femme, voir pp.229 – 233 d'*Un Oubli moins profond*.

A vrai dire pourtant c'est le personnage purement fictif.

(15) Cf. Le catholique Henre Bosco accepte avec la pleine lucidité d'un esprit ouvert tous les dogmes de sa religion. [...] Mais le primitif, chez lui, prend parfois sa part d'accommodements avec les dogmes. L'écrivain pourrait faire sienne cette profession de foi d'un de ses personnages : « je mêle à ma religion le culte discret du Mystère ».

Jean-Cléo Godin : *op. cit.*, p.96

(16) L'antiquaire Déodore avoue au narrateur :

Vous êtes arrivé inopinément parmi nous. Depuis trente ans nous attendions un signe. C'est vous qui enfin l'avez apporté. Aussi n'aj-je pas hésité à vous révéler la nature de notre commerce, qui n'est pas d'échanger des objets précieux contre de l'or avec les hommes, mais d'exprimer ce que, faute de mieux, nous appelons la pensée de la Terre.

*L'Antiquaire* p.59

Comme de juste dans le monde ambivalent de Bosco, la terre n'a pas toujours le visage maléfique. Par exemple *Le Mas Théotime* nous montre quelquefois l'aspect *diurne* de la terre. (Voir pp.213–214 et p.229 de ce livre). Il y a là la grandeur solennelle de la terre et la correspondance heureuse entre la terre et l'homme qui la cultive. En tout cas le thème de la terre est toujours proposé devant nous comme le noyau du monde d'Henri Bosco.

(17) De cette femme, le narrateur du *Balesta* (roman antérieur à *Sabinus*) parle :

Le vide y règne et fait croire à sa pureté. Mais le vide n'est jamais pur [...]. C'est l'empire attirant et fatalement mortel des fausses transparences.

Là résidait fort probablement le charme maléfique d'Ameline.

p.305

Il ne restait d'elle qu'une forme vide. Son corps n'était plus que le témoignage à peine réel d'une présence abstraite. *ibid* p.328

(18) *Le Jardin d'Hyacinthe* p.260

(19) *Le Mas Théotime* p.271

(20) Bachelard : *La Poétique de l'espace* p.19

(21) *Malicroix* p.271

(22) Godin : *op. cit.* p.137

(23) En lisant *Le Jardin d'Hyacinthe*, nous voyons que la vieille Sidonie couve depuis plusieurs années un sentiment persistant : attente. Elle attend quelqu'un ou quelque chose ;

on peut dire que sa vie consiste en attente. En apparence elle attend comme tous ceux qui n'attendent rien d'extraordinaire. Pourtant elle ne sait que trop ce qu'est l'attente. Pour Sidonie toute la journée s'organise autour de ce sentiment. Alors plus l'attente de vient une obsession, plus elle perd son but. C'est alors que ce sentiment dépouille toutes les impuretés pour devenir un être indépendant. Il quitte donc sa maîtresse et agit à sa guise. Nourri de l'âme de Sidonie, il nourrit cette fois son âme à elle. Ce n'est plus Sidonie qui vit en accompagnant ce sentiment ; elle et lui coexistent dans le mas solitaire où l'on est sujet à attendre quelque chose d'anonyme. Ainsi entre eux s'accomplit un pacte tacite.

(24) *Le Jardin d'Hyacinthe* p.27

(25) Godin : *op. cit* ; p.166